

TERESA
(1832)

ALEXANDRE DUMAS

Teresa
drame en cinq actes, en prose

Salle Ventadour. – 6 février 1832.

LE JOYEUX ROGER

2014

ISBN : 978-2-923981-70-3

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

À mes jeunes compatriotes et amis

C'est à Villers-Cotterets, au milieu de nos fêtes, de nos soirées et de nos chasses, que ce drame a été composé et écrit. Je vous le dédie, frères ! Recevez-le comme un frère ; car Villers-Cotterets est son pays natal.

Ce 6 février 1832, onze heures du soir.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

Le baron DELAUNAY

TERESA

Arthur DE SAVIGNY

AMÉLIE DELAUNAY

DULAU

PAOLO

M. DE SORBIN

Le général CLÉMENT

LAURE DE SOUZA

Plusieurs invités, hommes et femmes ; domestiques.

M. Bocage

M^{me} Moreau-Sainti

M. Adolphe Laferrière

M^{lle} Ida Ferrier

M. A. Thénard

M. Féréol

M. Génot

M. Louvet

M^{me} Bultel

ACTE PREMIER

AMÉLIE DELAUNAY

Un salon.

Scène première

Amélie, Arthur, Laure.

AMÉLIE

Et vers quelle époque étiez-vous à Venise ?

ARTHUR

À la fin de 1829.

LAURE

Et la reine de l'Adriatique mérite-t-elle la réputation que lui ont faite les poètes ?

ARTHUR

C'est la seule ville du monde qui ait arrêté Byron trois ans.

AMÉLIE

En a-t-elle conservé le souvenir ?

ARTHUR

Amélie, les cités dont les monuments s'écroulent oublient vite les hommes. Oui, quelques Vénitiens se souviennent encore peut-être d'avoir vu passer par leurs rues un étranger hautain, au front pâle, qu'on appelait Byron ; ils se souviennent de lui, non parce qu'il est l'auteur du *Corsaire* et de *Childe-Harold*, non qu'il soit pour eux comme pour nous une espèce d'ange rebelle et déchu, sur le front duquel Dieu a écrit du doigt : GÉNIE ET MALHEUR ; mais parce que, dans une ville où la race en est presque inconnue, il conduisait avec lui quelques superbes chevaux qui l'emportaient au galop sur les dalles humides de la place Saint-Marc, où un piéton peut se soutenir à peine ; mais parce qu'on le voyait, au Lido, franchir avec eux les tombes du cimetière juif, que n'ose pas, sans y être forcé, traverser le soir un chrétien.

AMÉLIE

Oh ! voilà qui me désenchante de Venise.

ARTHUR

Cela devrait tout au plus, Amélie, vous désenchanter de ses habitants. Rarement, je l'ai remarqué, les peuples sont en harmonie avec les villes qu'ils habitent. Il faut voir Venise, chère Amélie, du haut de l'obélisque de Saint-Marc, Venise plongeant ses pieds dans l'eau comme la Vénus Marine, sillonnée le soir en tout sens par ses mille gondoles noires, avec un fanal au front, se croisant comme des étoiles qui filent ; il faut voir Venise du Lido, lorsque, le matin, entourée d'un brouillard, chaque brise qui arrive de l'Adriatique déchire et emporte avec elle un coin de son voile, et laisse apercevoir tour à tour un palais, un pont, une église ; on dirait, passez-moi la comparaison, Amélie, on dirait une coquette qui, par calcul, ne veut que petit à petit découvrir sa beauté.

LAURE

Monsieur Arthur, voilà une description qui me semble plus d'un poète que d'un voyageur.

AMÉLIE

Une fois mariés, Arthur, nous irons à Venise ensemble. Vous me le promettez, n'est-ce pas ?

ARTHUR

Oui, mon Amélie ; et je trouverai alors Venise encore plus belle, car vous m'accompagnerez cette fois sur l'obélisque de Saint-Marc, vous serez près de moi au Lido ; et, si je n'oublie pas Venise pour vous, Venise me paraîtra bien belle, Amélie, car je la verrai avec le regard d'un homme heureux.

AMÉLIE

Et vous allâtes à Naples ensuite ?...

ARTHUR

À Naples.

AMÉLIE

À Naples, où est en ce moment mon père !... Oh ! parlez-moi de Naples, Arthur !

ARTHUR

Votre père va revenir, Amélie, et je ne veux pas le priver du

plus grand plaisir d'un voyageur, celui de raconter.

LAURE

Ou plutôt, dites, monsieur le poète, que les souvenirs que vous avez rapportés de Naples ne sont pas de ceux que vous voulez confier à Amélie.

ARTHUR

Et pourquoi pas, Laure ?

AMÉLIE

Que veut-elle dire ?

ARTHUR

Écoutez, Amélie, et je vais vous faire ma confession tout entière. Votre père va revenir, et son retour sera suivi de notre mariage. Cette union, je l'espère du moins, doit être pour nos deux existences un avenir de bonheur : il faut donc, pour qu'aucun reproche ne vienne la troubler, que vous me connaissiez comme je vous connais. Votre cœur est calme, Amélie ; aucune passion ne l'a jamais tourmenté ; mais à vous seule peut-être en ce monde Dieu accorda d'être pure et belle comme un ange. Vous m'aimez plutôt comme un frère que comme un mari... Oh ! ce n'est point un reproche, car, avant moi, vous n'aviez aimé personne, même comme un frère... Je suis moins heureux que vous, Amélie, et je vous apporte une âme moins pure : un amour violent a bouleversé deux ans de ma vie. Mon excuse est dans quelques mots : je ne vous connaissais pas encore, Amélie !...

AMÉLIE

Oh ! racontez-moi cela !

LAURE

Comment ! c'est ainsi que tu reçois de pareils aveux ?

AMÉLIE

Sans doute. N'as-tu pas entendu ? n'a-t-il pas dit que cette passion était éteinte, et que, lorsqu'elle est née, il ne me connaissais pas encore ? Eh bien, il me connaît maintenant, il m'aime : que m'importe un passé qui ne m'appartient pas, quand l'avenir peut être à moi ? Oh ! racontez-moi tout, Arthur !

ARTHUR

Merci, Laure : vous m'avez sauvé, quoique ce ne fût pas votre intention peut-être, ce qu'avait d'embarrassant un aveu qu'en amant craintif, je retardais, mais qu'en homme loyal, je comptais faire.

AMÉLIE

Voyons, dites vite... Son nom d'abord ?

ARTHUR

Son nom ne m'appartient pas, Amélie : c'est la seule chose que je ne puis vous apprendre.

AMÉLIE

Vous avez raison toujours... Mais vous pouvez me raconter comment vous l'avez connue, me dire si vous l'avez aimée beaucoup, longtemps ; si elle vous aimait, elle ; si elle était jolie ; quel âge elle avait... Vous pouvez me dire tout cela.

ARTHUR

Et vous me pardonneriez tout cela, même si je vous dis qu'elle était jolie, n'est-ce pas ?

AMÉLIE

Arthur...

ARTHUR

Eh bien ?...

AMÉLIE

Regardez-moi. M'aimez-vous ?

ARTHUR

De toute mon âme !

AMÉLIE

Je vous pardonne.

ARTHUR

Vous êtes charmante !

AMÉLIE

Pas de compliments. Mon histoire.

ARTHUR

J'étais à Naples depuis huit jours, à peu près : j'habitais, au pied du Vésuve, une de ces villas qui bordent le golfe de Sorrente

lorsque, vers le milieu d'une nuit, je fus réveillé par une violente secousse : à la lueur sanglante qui pénétrait dans l'appartement, au mugissement du vent qui traversait l'espace, à la pluie de feu qui tombait, je reconnus que le volcan allait me rendre témoin d'une de ces éruptions que j'avais tant désiré voir. À peine pris-je le temps de m'habiller et de jeter un manteau sur mes épaules, car chaque marche de l'escalier tremblait et craquait sous mes pas. Je me précipitai dans la rue. C'était une chose effrayante à voir que cette population tout entière fuyant sur une terre mouvante, entre deux rangées de maisons qui oscillaient comme des arbres que le vent courbe. Deux femmes marchaient devant moi, sans soutien, sans protecteur : je saisis leurs bras. Un passage conduisait au bord de la mer ; je le pris, les entraînant toutes deux. Un pêcheur détachait sa barque pour fuir à l'autre bord ; je le forçai de nous y donner place ; car, quoique la mer fût agitée comme par une tempête, il y avait moins de danger encore sur elle qu'au milieu des rues, où les édifices croulaient. Je donnai de l'or au batelier, je fis entrer les deux femmes sous une espèce de tente dressée à la poupe, et qui pouvait les garantir de la pluie de cendres qui tombait. Le pêcheur déploya sa voile au vent, et la barque partit, rasant les vagues comme un oiseau de mer attardé.

LAURE

Mais c'est tout un roman, monsieur Arthur !

AMÉLIE

Laissez-le donc dire.

ARTHUR

Du moment où les deux femmes que le hasard avait mises sous ma protection furent en sûreté, le désir de voir le spectacle qui se développait devant mes yeux devint mon unique pensée : je m'appuyai contre le mât de notre petite embarcation, et je regardai. Oh ! Amélie, il ne faut pas même essayer de peindre... Figurez-vous une colonne de feu qui s'élance à deux cents pieds de hauteur et retombe en gerbe ; des ruisseaux de lave ardente qui bondissent en cascades ; une mer de flammes qui descend à la

rencontre de l'autre, la chasse devant elle, recule à son tour, repousse et est repoussée ; deux éléments qui luttent contre deux hommes ; une nature à l'agonie qui semble demander grâce ; des ombres échevelées courant çà et là sur le rivage, dans une atmosphère rougeâtre, comme les damnés du Dante, et vous n'aurez qu'une pâle idée d'une nuit à Naples, au milieu du golfe d'Ischia, pendant une éruption du Vésuve. Pour moi, j'étais debout, immobile, les bras croisés, le regard fixe, la poitrine haletante, quand, dans un mouvement de la barque, je sentis un bras qui se retenait au mien, et j'entendis une voix qui disait derrière moi : « N'est-ce pas que c'est sublime ?... » Je me retournai, et, pardon... Amélie... c'est ici que je vous demande la permission de dire toute la vérité... cette femme, vue ainsi à la lueur de l'incendie, avec ses yeux noirs, ses cheveux épars, son teint de Napolitaine, que le reflet du volcan éclairait d'une lueur fantastique, cette femme, elle était superbe ! Vous devinez que c'est elle que j'aimai. La manière dont je l'avais connue, le romanesque de notre rencontre, la facilité que le service que j'avais rendu à elle et à sa mère me donnait de les revoir, tout cela établit entre nous un lien que son père, au retour d'un voyage, rompit d'un mot... Elle était riche, j'ai peu de fortune. Un jour, en arrivant à l'heure accoutumée, j'appris qu'elle était partie : une lettre d'elle m'annonça qu'elle obéissait à son père, et m'ordonna de retourner en France, sans savoir ce qu'elle était devenue. Je lui obéis, je revins. Vous étiez en pension, Amélie : votre père me parla de vous comme d'un ange de candeur et de beauté. Il me connaissait depuis longtemps, me savait honnête homme, partait pour l'Italie, voulait vous laisser un soutien ; et, malgré la différence d'opinion de nos familles, puisqu'il était colonel de l'Empire, et que le sang breton de mon père avait coulé dans la Vendée, il m'offrit le titre de votre époux...

AMÉLIE

Que vous refusâtes sans balancer... Merci, monsieur.

ARTHUR

Je ne vous connaissais pas, Amélie... Et puis...

AMÉLIE

Je devine maintenant : c'est désespérant de ce mariage qu'il me donna Laure, la fille de son ami tué près de lui sur le champ de bataille, pour compagne ou plutôt pour sœur... n'est-ce pas, Laure ? qu'il installa Dulau chez lui comme tuteur, et qu'il vous permit, à vous, monsieur, de nous rendre visite chaque jour... Est-ce bien cela ? ai-je tout dit ?

ARTHUR

Non, Amélie, car vous oubliez d'ajouter que, du jour où je vous vis, je désirai vous revoir... Je vous regardai d'abord comme une sœur : votre caractère, qui se développa sans contrainte sous mes yeux, me fit bientôt envier le sort de celui qui serait un jour votre mari... Puis j'en fus jaloux d'avance... Enfin je pensai que ce pouvait être moi. Je m'habituai à cette pensée ; le souvenir d'un autre amour s'effaça peu à peu, et finit par ne plus se présenter à mon esprit que comme un songe... Je me souviens d'elle encore sans doute, mais seulement comme d'un épisode frappant et inséparable de cette nuit où j'ai vu Naples tremblante, la mer soulevée, et le Vésuve en flammes.

AMÉLIE

Oh ! en effet, cela devait être bien beau ! Nous irons aussi à Naples, mon ami : nous regarderons ensemble, à notre tour, du milieu du golfe d'Ischia, une éruption du Vésuve ; et vous verrez, monsieur, que, quoiqu'on ait les yeux bleus et le teint d'une Française, on peut être jolie aussi à la lueur fantastique d'un volcan.

LAURE

Voilà Dulau.

Scène II
Les mêmes, Dulau.

DULAU

Mes enfants, mes enfants, une bonne nouvelle !...

AMÉLIE

Une lettre de mon père ?

DULAU

Justement.

ARTHUR

Datée de Naples ?

DULAU

De Lyon.

AMÉLIE

De Lyon ! mon père en France ! Oh ! mais, Dulau, vous êtes un tuteur barbare ! Montrez-moi sa lettre !

DULAU

Me remercieras-tu, Amélie ?

AMÉLIE

Oh ! je vous embrasserai !

ARTHUR

À moi la récompense, Amélie ; car c'est moi qui ai la lettre.

AMÉLIE

Oh ! voyons, voyons !

ARTHUR, lisant

« Mon cher Dulau, je suis arrivé ce matin à Lyon : je ne m'y arrête que pour prendre un instant de repos ; je repars dans quelques heures, et serai à Paris presque en même temps que ma lettre. »

AMÉLIE

Presque en même temps, Arthur ! entendez-vous ?... Et cette lettre est arrivée ?...

DULAU

Ce matin.

AMÉLIE

Et vous nous apprenez cette nouvelle à trois heures de l'après-

midi !

DULAU

Je rentre à l'instant, on me la remet en rentrant.

AMÉLIE

Voyons, Arthur, si papa dit autre chose.

ARTHUR

« Rien ne pouvait m'être plus agréable que ce que tu me dis de l'amour d'Arthur pour Amélie. »

DULAU

Assez, assez, monsieur : ceci est une affaire entre mon vieil ami et moi ; ce sont nos secrets à nous, et ils ne vous regardent pas.

AMÉLIE

Rendez-lui sa lettre, Arthur, car nous savons tout ce que nous voulions savoir : papa arrive ; votre tutelle finit aujourd'hui, monsieur Dulau ; et Dieu en soit loué ! car vous rendiez votre pupille bien malheureuse (lui prenant les deux mains), entendez-vous, mon bon Dulau !

DULAU

Ingrate !

ARTHUR

Concevez-vous, Amélie ?... votre père de retour ; plus d'intervalle entre nous et le bonheur !... Mais vous ne pensez donc pas ?...

AMÉLIE

Monsieur, je ne pense qu'au plaisir de revoir mon père, et pas à autre chose ; et, jusqu'à ce que je l'aie vu, je vous oublierai, j'oublierai Dulau, Laure, tout le monde ; je sauterai comme une folle, je courrai par toute la maison en criant : « Mon père va arriver ! » Je le dirai aux passants, aux domestiques, à mes tourterelles ; je... je... Ah ! ah ! mon père !...

DULAU

Eh bien, la petite folle !...

TERESA

ARTHUR

Le baron !...

DULAU

Delaunay !...

Scène III

Les mêmes, Delaunay.

DELAUNAY

Ma fille ! mon enfant ! ma bonne Amélie !...

AMÉLIE

Mon père !...

DULAU

Mon vieil ami !...

ARTHUR

Monsieur !...

DELAUNAY, à sa fille

Ah ça ! mais me lâcheras-tu, que je me débarrasse de ce manteau qui m'enveloppe les bras ?... Que diable ! j'en ai besoin pour vous embrasser tous. Ah ! mes bons amis !... Ah ça ! maintenant, laissez-moi regarder ma fille.

AMÉLIE

Eh bien, papa ?...

DELAUNAY

Je te trouve enlaidie à faire peur.

AMÉLIE

Oh ! vous me flattez !

DELAUNAY

Non... Demande à Arthur... Votre avis, Arthur ?

ARTHUR

Oh ! monsieur, mes lettres ne vous l'ont-elles pas dit ?

DELAUNAY

Oui, nous causerons de vos lettres : elles ne sont guère en harmonie avec ce que vous me disiez ici, dans cette même chambre...

ARTHUR

Pardon !...

DELAUNAY

Que jamais...

ARTHUR

De grâce !... J'étais insensé.

DELAUNAY

Et maintenant ?...

ARTHUR

Et maintenant, il ne tient qu'à vous que je sois heureux.

DELAUNAY

Nous reparlerons de tout cela plus tard ; car, pour le moment, mes enfants, quoique j'aie grand plaisir à vous revoir, nous avons des choses très-pressées à faire. Toi, mon Amélie, charge-toi de mon appartement, dont je rentre en possession ce soir, et où je veux que rien ne manque. Laure, le département du dîner te regarde. Nous avons du monde : ainsi mets tous mes domestiques en réquisition. Vous êtes des nôtres, Arthur ; seulement, vous irez mettre un habit : nous avons des dames, une soirée ; et, si Amélie m'en prie bien, peut-être qu'on dansera.

AMÉLIE

Oh ! papa, je t'en prie bien !

DULAU

Mais d'où t'arrive donc tout ce monde ?

DELAUNAY

Ce sont nos amis de Paris, à qui j'ai écrit en même temps qu'à toi... Une réunion de retour, d'anciennes connaissances à revoir. (À Amélie et à Arthur, qui causent.) C'est convenu : vous danserez ensemble la première contredanse... Mais allez chacun à vos affaires, ou sinon le temps vous manquera... Allez... Au revoir, Arthur. Pardon, Laure, de ta peine. Va, ma fille, va !...

(Arthur, Laure et Amélie sortent.)

Scène IV
Delaunay, Dulau.

DELAUNAY

Ah ! nous voilà seuls, enfin !

DULAU

Oui, cela me tardait.

DELAUNAY

Parlons de ma fille.

DULAU

Tu l'as vue.

DELAUNAY

Charmante !... Et Arthur ?...

DULAU

C'est un loyal et brave jeune homme.

DELAUNAY

Je l'avais bien jugé. Le baron de Sorbin ?

DULAU

Le protégé toujours. Déjà plusieurs fois la place de secrétaire
d'ambassade lui a été offerte.

DELAUNAY

Et il a refusé ?

DULAU

En acceptant, il fallait quitter Amélie.

DELAUNAY

Ainsi ils s'aiment ?

DULAU

Comme deux fous.

DELAUNAY

Tant mieux !... Que je te remercie, Dulau, d'avoir consenti à
t'écarter de tes habitudes de garçon, pour jouer le rôle de père de
famille !

DULAU

Mes habitudes !... je suis resté garçon pour n'en pas prendre.
Je suis venu chez toi : eh bien, ç'a été un plaisir, une distraction,
un bonheur... Ces enfants m'amusaient : j'étais heureux de les

voir... Si j'avais été marié, cela n'aurait pas arrangé ma femme, ou il aurait fallu emménager chez toi toute une maison, ce qui était bien difficile ; et je ne pouvais rendre à un excellent ami un service dont je suis récompensé par le service même. Tous les vieux garçons ne sont pas égoïstes, Delaunay : comme, en tout ce que j'ai à faire, je n'ai que ma volonté à consulter, elle est toujours celle des gens que j'aime. Je suis paresseux ; c'est à mes amis de vivre pour moi ; ils pensent et j'agis ; et à tout ce qu'ils peuvent me proposer, je ne connais que deux réponses : « Je veux bien », ou « Ça m'est égal ». Des habitudes !... eh ! sais-tu qu'on meurt d'une habitude perdue !

DELAUNAY

Ce que tu dis est vrai, Dulau : tu es bien la meilleure créature que je connaisse. Ainsi c'est convenu : je ne te dois pas de remerciements, et c'est, au contraire, toi... À propos, comment te trouvais-tu dans ton appartement ?

DULAU

Parfaitement.

DELAUNAY

Eh bien, quoique ta tutelle soit finie, il faut y rester, et demeurer avec nous tous.

DULAU

Je le veux bien.

DELAUNAY

Maintenant, pourquoi désirais-tu tant te trouver seul avec moi ?

DULAU

Ah ! c'est que je ne voulais pas te demander devant tes enfants si tu étais fou.

DELAUNAY

Pourquoi cela ?

DULAU

Tu arrives ; et, fatigué comme tu dois l'être, au lieu de te reposer, de te soigner, tu parles de soirée, de bal...

DELAUNAY

Eh bien ?...

DULAU

Ah çà ! mais le soleil de Naples t'a donc brûlé le cerveau ?

DELAUNAY

À moi ?... Mais je suis toujours le même.

DULAU

C'est-à-dire que je ne te reconnais plus ; jusqu'au style de tes lettres qui est changé ; et, sans la signature, j'aurais cru que c'était un jeune homme amoureux, Arthur, par exemple, qui m'écrivait.

DELAUNAY, riant

Bah !

DULAU

Puis voilà, quand je te revois, quand tes cheveux blancs me prouvent que tu es toujours mon vieil ami, voilà que tu me parles de soirée, de réunion, de bal... Danserais-tu par hasard ?

DELAUNAY

Pourquoi pas ?

DULAU

Et tes quinze campagnes ?

DELAUNAY

Je les ai oubliées.

DULAU

Tes blessures ?...

DELAUNAY

Je ne les sens plus.

DULAU

Mon ami, sérieusement tu me fais peur.

DELAUNAY

Et toi pitié. Franchement, Dulau, la vieillesse ne vient-elle pas assez vite, sans que nous fassions la moitié du chemin pour aller au-devant d'elle ? Qui nous fait vieux, d'ailleurs ? Ce n'est point notre âge, ce sont nos infirmités. J'ai cinquante-neuf ans, il est vrai ; mais mon cœur, encore chaud et ardent, semble battre dans

la poitrine d'un jeune homme... Oui, tu l'as dit, c'est le soleil de Naples, son air vivace avec lequel on boit la vie... C'est mon bonheur de voir Amélie et Arthur réaliser en s'aimant un de mes rêves les plus doux... C'est encore autre chose que tu sauras plus tard.

DULAU

Allons, allons, va toujours.

DELAUNAY

Mais, toi, Dulau, je te le répète, tu me fais pitié... Je te trouve vieilli depuis que je t'ai quitté.

DULAU

J'ai un an de plus...

DELAUNAY

Cette perruque te change.

DULAU

C'est toujours la même.

DELAUNAY

Ah ! Dulau, Dulau ! tu vieillis bien.

DULAU

J'ai soixante ans, trois mois et un jour, juste quatorze mois de plus que toi.

DELAUNAY

Eh bien, Dulau, je gage que, si tu avais une femme jeune, jolie, un peu coquette... pour elle et pour toi, qui jetât ta perruque au feu, te décidât à adopter le pantalon et te fit faire un habit, demain tu ne paraîtrais pas plus de quarante ans.

DULAU

Oui ; mais je saurais toujours que j'ai soixante ans, trois mois et un jour.

DELAUNAY

Tu l'oublierais quelquefois, du moins.

DULAU

Et si ma femme m'en faisait souvenir ?...

DELAUNAY

Tu ne crois donc pas qu'il existe ici-bas des êtres angéliques

créés pour notre bonheur de tous les âges, qui puissent nous aimer d'un amour d'épouse et de fille, parce que nous serons à la fois pour eux mari et père ; qui, jeunes, consentent à être le soutien du vieillard, l'accompagnent jusqu'au bord de la tombe... et, arrivés là, l'aident à mourir ?... Croire au bonheur et à l'amour pour la jeunesse seulement, penser que ces soleils de l'âme n'éclairent qu'un côté de la vie, c'est douter de la bonté de Dieu, Dulau, c'est blasphémer !

DULAU

Un instant, mon cher ! Voilà de biens grands mots pour moi ! Je ne suis ni athée ni blasphémateur : je suis peureux. Les êtres que tu me dépeins sont les exceptions de l'espèce.

DELAUNAY

Eh bien, ne peux-tu pas rencontrer une exception ?

DULAU

Mon ami, je n'ai pas la fatuité de croire que c'est pour moi que le ciel les a faites... D'ailleurs, toi qui prêches les autres, que ne te remaries-tu toi-même ?

DELAUNAY, riant

Cela pourrait bien arriver...

DULAU

Ah !

DELAUNAY

Que dirais-tu alors ?

DULAU

Moi ? Que tu as raison, si cela t'arrange.

DELAUNAY

Mais toi ?...

DULAU

Moi, je resterai garçon.

DELAUNAY

Silence !... Voici Amélie.

Scène V
Les mêmes, Amélie.

AMÉLIE
C'est fini, papa.

DELAUNAY
Tout est prêt ?

AMÉLIE
Tout.

DELAUNAY
Merci, mon enfant.

LAURE, entrant
Monsieur le baron...

DELAUNAY
Qu'y a-t-il ?

LAURE
Les noms et le nombre des convives ?

DELAUNAY
Viens ici. Voici la liste.

AMÉLIE
Dix-neuf couverts.

LAURE
Bien.

DELAUNAY
Tu ordonneras qu'on en mette vingt : un nom a été oublié.

LAURE
La place de chacun ?

DELAUNAY
Moi au milieu.

LAURE
Amélie en face de vous ?

DELAUNAY
Non : Amélie cédera la présidence à la personne dont le nom est oublié... Amélie prendra place à ma droite, toi à ma gauche ; je serai entre mes deux filles comme je suis en ce moment... Entendez-vous ?

TERESA

AMÉLIE

Oui, papa.

LAURE

C'est donc une dame qui se trouvera en face ?

DELAUNAY

C'est une dame. Tu la placeras entre Arthur et Dufau. Le reste des convives à ton choix.

LAURE

Je vais faire exécuter vos ordres.

AMÉLIE

Mon père, si c'est un grand dîner, il faut que je fasse une toilette, moi.

DELAUNAY

Non, ce sont nos amis. Une fleur dans tes cheveux, et cela suffira.

AMÉLIE

Mais nous avons une étrangère : la dame placée vis-à-vis de vous.

DELAUNAY

Qui t'a dit que ce fût une étrangère, Amélie ?

AMÉLIE

Ah ! c'est vrai... je suis folle ! Laure, tu viendras quand tu auras fini : nous nous coifferons de la même manière.

UN DOMESTIQUE

Un domestique étranger demande à parler à M. le baron.

DELAUNAY

Je sais qui c'est : faites entrer. Quant à toi, Dulau, si j'ai un conseil à te donner, c'est de changer quelque chose à ton accoutrement, à moins que tu ne consentes à être présenté à nos convives comme le grand-père d'Amélie.

DULAU

J'aurais un fils bien fou, mon cher Delaunay.

DELAUNAY

Cela se peut... Mais tu y consens, n'est-ce pas ?

DULAU

Je le veux bien, si cela te fait plaisir.
(Delaunay l'accompagne.)

Scène VI

Delaunay, Paolo.

DELAUNAY

C'est vous, Paolo !

PAOLO

La signora Teresa envoie demander à M. le baron à quelle heure elle pourra venir.

DELAUNAY

Tout de suite. Mettez les chevaux à la voiture. Vous retournerez la chercher, Paolo, et la ramènerez ici.

PAOLO

Je le ferai.

DELAUNAY

Sa toilette était achevée ?

PAOLO

Oui, monsieur.

DELAUNAY

Et elle était belle ?

PAOLO

Comme la madone d'Ischia !...

DELAUNAY

Restez, Paolo : la voiture n'est pas encore prête. J'aime à parler de Teresa avec vous, qui avez quitté l'Italie pour la suivre. Vous seul et moi, en France, connaissons le trésor que je possède... N'est-ce pas, Paolo, que je suis un homme heureux ?...

PAOLO, profondément

Oui !...

DELAUNAY

Et, si elle regrettait Naples, son ciel bleu, son golfe couleur de son ciel, vous m'aideriez à la consoler en lui parlant de tout cela... N'est-ce pas, Paolo ?

PAOLO, amèrement

Moi ?...

DELAUNAY

Sur une terre étrangère, vous êtes pour elle plus qu'un serviteur, vous êtes un compatriote !

PAOLO

Monsieur le baron, quand j'abandonnai, sur le rivage de Sorrente, la barque que mon père m'avait léguée avec la liberté, pour entrer, il y a trois ans, au service de la signora Teresa del Monte... je savais que, pour elle, à compter de ce jour, je prenais, au-dessous de son chien favori, une place, celle de valet... Pour elle seulement, je suis donc un valet et pas autre chose : elle ordonne et j'obéis... Pour les autres, je suis Paolo.

DELAUNAY

Ai-je jamais oublié ces conventions, qui, au premier abord, m'avaient paru étranges... mais que j'ai comprises lorsque Teresa m'a dit que, dans un tremblement de terre, vous aviez, à l'aide de votre barque probablement, sauvé sa vie et celle de sa mère ?... Dites, Paolo, les ai-je jamais oubliées ?... Celui à qui je dois la vie de ma Teresa a-t-il à me reprocher un mot dur, un geste offensant ?

PAOLO

Non, monsieur le baron, et je vous en suis reconnaissant.

DELAUNAY

Et s'il eût voulu être à nos yeux autre chose qu'un valet ?...

PAOLO

Je ne l'ai pas voulu, monsieur.

DELAUNAY

Quand vous me connaîtrez mieux, Paolo, j'espère que vous n'établirez entre votre maîtresse et moi aucune différence... Jusque-là, je veillerai à ce qu'elle seule ici vous donne des ordres. On vient... Silence ! car on ignore encore tout ici.

Scène VII
Les mêmes, Arthur.

ARTHUR, de la porte, et posant son chapeau sur
une chaise, sans voir Paolo, et sans être vu de lui
Monsieur le baron, votre voiture est prête.

DELAUNAY

Merci, mon ami. – Paolo...

PAOLO

J'y vais !

(Arthur et Paolo se rencontrent à la porte, et
restent tous deux stupéfaits en face l'un de l'autre.)

ARTHUR

Paolo !...

PAOLO

Arthur !...

(Delaunay se retourne ; Paolo s'incline et sort.)

Scène VIII
Les mêmes, Amélie, entrant avec Laure.

AMÉLIE

Est-ce que vous allez déjà nous quitter, mon père ?

DELAUNAY

Non, mon enfant... Et pourquoi ?

AMÉLIE

J'ai vu votre voiture dans la cour.

DELAUNAY

Demande à Laure : je parie qu'elle devine où elle va.

LAURE

Chercher la personne inconnue.

AMÉLIE

Oh ! papa, qui est-ce donc ?

DELAUNAY

Cela vous intrigue fort, n'est-ce pas ?... Il n'y a pas jusqu'à
Arthur que ce mystère n'ait rendu tout pensif.

ARTHUR, sortant de sa rêverie

Moi ?...

AMÉLIE

Oh ! vous vous trompez, mon père : cela ne m'inquiète pas le moins du monde. Comment me trouvez-vous coiffée, Arthur ?

ARTHUR

Plaît-il ?

AMÉLIE

Oh ! que vous êtes maussade ! On fait pour vous seul des frais de toilette, et voilà comme vous y répondez ! Autant vaudrait s'habiller pour Dulau.

DULAU, à Delaunay, lui montrant son nouveau costume

Qu'en dis-tu ?

DELAUNAY

À la bonne heure ! Tu n'es plus reconnaissable !

DULAU

Je t'annonce quelques-uns de tes convives, que j'ai vus entrer dans la cour.

UN DOMESTIQUE

M. le général Clément.

DELAUNAY

Mon vieux camarade ! Vous avez donc repris du service ?

LE GÉNÉRAL

Oui, mon ami ; et vous ?

DELAUNAY

Moi, général ?... On a été trop injuste envers moi pour que je m'expose à de nouvelles injustices. Voici ma fille : faites-lui votre cour.

LE DOMESTIQUE, annonçant

M. le conseiller d'État baron de Sorbin.

DELAUNAY

Soyez le bienvenu, notre protecteur ! Vous n'avez point oublié ce jeune homme, et je vous en rends grâce.

LE BARON

Comment, l'oublier ?... Mais j'espère que nous ferons de lui un de nos premiers diplomates ; et, s'il avait voulu quitter Paris, il serait déjà...

DELAUNAY

Je connais ses raisons pour y rester.

LE DOMESTIQUE, annonçant

M. d'Artigues ; M. de Chabannes, etc., etc.

ARTHUR, à part

Une voiture !...

DELAUNAY, à part

La voilà... Oh ! c'est à peine si j'ose regarder ma fille... Si cette pauvre enfant allait croire que je l'aimerai moins !... (Allant à elle.) Amélie...

AMÉLIE

Eh bien, mon père, qu'avez-vous donc ? Votre main tremble...

LAURE, à Arthur, de l'autre côté du théâtre

Arthur, vous êtes bien pâle !... Souffririez-vous ?

ARTHUR

Moi ?... Point du tout.

DELAUNAY

Mon Amélie, si la personne que j'attends te paraissait devoir porter atteinte à ton bonheur futur, pardonne à ton père de ne pas t'avoir consultée, pardonne...

AMÉLIE

Mais quelle est-elle donc, mon Dieu ?

DELAUNAY

Tu vas le savoir... Elle vient ! La voilà !

PAOLO, annonçant

Madame la baronne Delaunay.

ARTHUR

C'est elle !

Scène IX
Les mêmes, Teresa.

DELAUNAY

Oui, mes amis, madame la baronne Delaunay, ma femme, que j'ai l'honneur de vous présenter. Madame, voici ma fille, dont je vous ai parlé tant de fois : on vous prendra souvent pour sa sœur.

TERESA

Non, monsieur ; car j'aurai pour elle toute la tendresse d'une mère.

DELAUNAY, conduisant sa femme à Dulau

Dulau, mon cher et plus ancien ami.

TERESA

Monsieur voudra bien ne pas séparer la femme du mari.

DULAU

Certainement, madame, je...

DELAUNAY

Dulau, c'est une des exceptions dont je te parlais tout à l'heure. Mon gendre futur, chère Teresa, M. Arthur de Savigny.

TERESA

Monsieur...

ARTHUR

Madame...

PAOLO, de la porte

Monsieur le baron, on annonce que vous êtes servi.

DELAUNAY

Messieurs, offrez la main à ces dames. Arthur, votre belle-mère attend votre bras... (Arthur et Teresa hésitent.) Eh bien ?...

ARTHUR, offrant son bras

Teresa...

TERESA

Arthur !...

(Paolo les regarde.)

PAOLO, tombant sur une chaise

Santa Rosa ! prenez pitié de moi !

ACTE DEUXIÈME

PAOLO

Même décoration.

Scène première

Delaunay, Teresa, sortant de leur appartement.

Pendant cette scène, Teresa laisse tomber, sans s'en apercevoir, un bouquet qu'elle tenait à la main.

DELAUNAY

Pardon, chère Teresa, de la peine que tu vas prendre ; mais un père a aussi sa corbeille de noces à donner à sa fille ; et quel goût meilleur que le tien peut présider à ces emplettes ?

TERESA

Soyez tranquille : je m'en charge, mon ami.

DELAUNAY

Et si, par hasard, un cachemire, une parure nouvelle, convenaient à ma belle Teresa, qu'elle les prenne doubles... Elle comprend ?

TERESA

Que vous êtes bon ! Et jusqu'à quelle somme puis-je aller pour les cadeaux que vous destinez à votre fille ?

DELAUNAY

À notre fille, Teresa... Que ce mot ne t'effraye pas : en te voyant, l'on saura bien que tu n'es sa mère que de nom.

TERESA

Oui ; mais je n'y suis pas encore habituée... Cela viendra.

DELAUNAY

Merci. Tu peux mettre à ces achats de dix à douze mille francs ; bien entendu que les cachemires et la parure doubles ne sont pas compris dans cette somme.

TERESA

Merci à mon tour. Je n'en abuserai pas.

DELAUNAY

Adieu, chère enfant ; et reviens vite. Adieu.

Scène II

Delaunay, Dulau.

DELAUNAY

Ah ! c'est toi, Dulau ?

DULAU

Moi-même. Bonjour.

DELAUNAY

As-tu bien dormi ?

DULAU

Pardieu ! ma chambre est sur la cour : on n'entend pas le moindre bruit... J'y suis parfaitement.

DELAUNAY

Mon pauvre Dulau, je vais être obligé de te faire déménager.

DULAU

Comment cela ?

DELAUNAY

Si nos enfants se marient, comme je l'espère, l'appartement que tu habites, et qui est trop grand pour toi...

DULAU

Serait parfaitement bien pour eux.

DELAUNAY

Mais la chambre qu'occupe Amélie...

DULAU

Elle est charmante.

DELAUNAY

Et tu consentirais à la prendre ?

DULAU

Certainement.

DELAUNAY

C'est qu'elle est sur la rue, et, dès le matin, le bruit...

DULAU

Oh ! ça m'est égal.

DELAUNAY

Tu es excellent !

DULAU

Non, mon ami : je suis garçon, et un garçon est bien partout.

DELAUNAY

As-tu vu ma femme, ce matin ?

DULAU

Pas encore.

DELAUNAY

Vous êtes toujours bien ensemble ?

DULAU

Je serais bien difficile : elle est si bonne pour moi !

DELAUNAY

Avoue donc que j'ai bien fait de me marier.

DULAU

Te trouves-tu plus heureux que lorsque tu étais garçon ?

DELAUNAY

Mille fois !

DULAU

Tu as bien fait alors.

DELAUNAY

Une seule chose me fait de la peine...

DULAU

Laquelle ?

DELAUNAY

Il y a du froid entre Amélie et Teresa ; et je ne sais à quoi l'attribuer. Hier, j'ai grondé Amélie : elle s'est mise à pleurer.

DULAU

Oh ! quand elles se connaîtront davantage...

DELAUNAY

Tu as raison. Que comptais-tu faire ce matin ?

DULAU

Une promenade sur le boulevard.

DELAUNAY

C'est que j'aurais désiré que tu m'aidasses à préparer les

clauses du contrat d'Arthur et d'Amélie.

DULAU

Je suis à toi.

DELAUNAY

Et ta promenade ?...

DULAU

Je la ferai plus tard.

DELAUNAY

Tu es le modèle des amis, Dulau ! Non-seulement tu fais ce que tes amis veulent, mais encore, ce qui est plus rare, tu leur laisses faire ce qu'ils veulent.

DULAU

Mon cher Delaunay, pour bien des hommes, vois-tu, l'amitié n'est qu'un mot qui déguise la tyrannie, un moyen d'imposer son opinion et ses habitudes aux autres. On dit qu'elle vit de sacrifices réciproques, l'amitié ; je ne suis point de cet avis : elle vit, comme toutes les choses, de liberté. Moi, Delaunay, j'ai peu d'amis ; mais je les aime pour eux et non pour moi ; si je suis six mois sans voir l'un d'eux, je me dis : « C'est qu'il s'amuse plus avec d'autres qu'avec moi : tant mieux ! » Quand je le revois, je l'embrasse comme s'il revenait d'un voyage, et je ne lui fais pas de querelle. Ce qui me fâcherait, c'est qu'il eût un chagrin, et ne vînt pas me le confier, si je pouvais quelque chose pour son soulagement ; ce qui me blesserait de sa part, ce n'est pas l'oubli, c'est le doute. Allons travailler, Delaunay.

DELAUNAY

Viens. (À Paolo, dans l'antichambre.) Je n'y suis pour personne, entendez-vous, Paolo ?

Scène III

Paolo, puis Arthur.

PAOLO, ramassant le bouquet

J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas... Ils ont manqué vingt fois de marcher dessus. (Il aperçoit Arthur.) Arthur !... toujours !

ARTHUR

Madame la baronne Delaunay ?...

PAOLO

La signora n'est point chez elle.

ARTHUR

Est-ce un ordre qu'elle vous a donné, de dire cela, Paolo, ou n'y est-elle pas réellement ?

PAOLO

La signora est sortie.

ARTHUR

Seule ?

PAOLO

Seule.

ARTHUR

Le baron ?...

PAOLO

Est dans son cabinet de travail.

ARTHUR

Amélie ?...

PAOLO

Dans sa chambre.

ARTHUR

Nous sommes seuls ?

PAOLO

Je le crois.

ARTHUR

Êtes-vous dévoué à votre maître, Paolo ?

PAOLO

Demandez-le-lui.

ARTHUR

Et savez-vous garder un secret ?

PAOLO

J'en cache un là depuis trois ans.

ARTHUR

Vous rappelez-vous le soir du tremblement de terre où je des-

cendis dans votre barque avec elle ?...

ARTHUR

Si je l'avais oublié, je ne serais pas ici.

ARTHUR

De cette nuit, j'aimai Teresa...

PAOLO

Je le sais.

ARTHUR

Je fus aimé d'elle.

PAOLO, à part

Malheur !...

ARTHUR

Je fus aimé d'elle.

PAOLO

Oh ! je vous entends, monsieur !

ARTHUR

Eh bien, alors... il faut que je lui parle.

PAOLO

Et si c'est à cette intention qu'elle vous évite depuis trois jours...

ARTHUR

Il faut que je lui parle, te dis-je !

PAOLO

Quand ?

ARTHUR

Aujourd'hui, pour que je parte demain.

PAOLO

Vous partez ?

ARTHUR

Aussitôt après mon entrevue avec elle.

PAOLO

Écrivez.

ARTHUR

Pour la lui demander ?

Oui.

PAOLO

Et la lettre ?...

ARTHUR

Je la lui remettrai.

PAOLO

Mon ami !...

ARTHUR

Oh ! ne me remerciez pas.

PAOLO

Va-t-elle rentrer ?

ARTHUR

Tout à l'heure.

PAOLO

Et elle aura mon billet ?

ARTHUR

En rentrant.

PAOLO

J'écris.

ARTHUR

Donnez.

PAOLO

La réponse ?

ARTHUR

Sera chez vous cinq minutes après qu'elle m'aura été remise.

PAOLO

Oh ! tant de dévouement...

ARTHUR

Vous ne pouvez pas en comprendre la cause.

PAOLO

J'entends du bruit chez Amélie... Il ne faut pas qu'elle me voie... Adieu.

ARTHUR

Insensé !...

PAOLO

Scène IV
Paolo, Amélie.

AMÉLIE

Paolo...

PAOLO

Mademoiselle ?

AMÉLIE

Vous êtes seul ?... Je croyais Arthur avec vous.

PAOLO

Il me quitte.

AMÉLIE

Il ne m'a pas demandée ?

PAOLO

Non, mademoiselle.

AMÉLIE

Savez-vous pourquoi il n'est point entré pour me voir ?

PAOLO

Je ne sais.

AMÉLIE

Depuis deux jours, à peine si je l'aperçois ; et toujours distrait, préoccupé... C'est étrange !

Scène V
Les mêmes, Delaunay.

DELAUNAY

Eh bien, Amélie...

AMÉLIE

Mon père ?...

DELAUNAY

Il est onze heures, et tu n'es pas encore venue me dire bonjour, et m'embrasser !...

AMÉLIE

Je crains toujours de déranger madame la baronne.

DELAUNAY

Encore *madame la baronne* !... Amélie, vas-tu recommencer à me faire de la peine ?

AMÉLIE

Ce n'est pas mon intention, mon père...

DELAUNAY

Pourquoi ne pas dire *maman* ?

AMÉLIE

Je ne le puis.

DELAUNAY

Mais c'est de l'entêtement !

AMÉLIE

Oh ! non, papa, je vous l'assure.

DELAUNAY

Ce nom te coûte donc bien à prononcer ?

AMÉLIE

J'étais habituée à le donner à une autre.

DELAUNAY

Et Dieu sait si j'ai aimé celle à qui tu le donnais.

AMÉLIE

Alors, mon père, pourquoi donc ?...

DELAUNAY

Un reproche, Amélie !...

AMÉLIE

Oh ! non... Mais, quand ma pauvre mère est morte, je ne croyais pas qu'un jour il me faudrait appeler une autre femme ma mère ; et j'ai peine à en prendre l'habitude.

DELAUNAY

Tu me fais bien mal, Amélie !

AMÉLIE

Oh ! mon père, si je le croyais...

DELAUNAY

Écoute-moi, Amélie ; et causons. Je n'ai jamais été parfaitement heureux, mon enfant.

AMÉLIE

Oh ! ce n'est pas moi, j'espère...

DELAUNAY

Non ; au contraire, car j'allais ajouter que les seuls instants de bonheur pur que j'eusse éprouvés, je te les devais.

AMÉLIE

Merci !

DELAUNAY

J'aimais ta mère...

AMÉLIE

Ma pauvre mère !...

DELAUNAY

Eh bien, Amélie, pendant dix ans qu'elle fut ma femme, les guerres continuelles de l'Empire m'ont à peine laissé six mois de ma vie auprès d'elle ; à chaque instant, il fallait la quitter, la quitter en larmes, car peu d'hommes arrivaient au bout de la route sanglante que nous tracions à travers l'Europe : c'étaient de longues et meurtrières batailles que celles de Napoléon !... Il tomba... J'étais colonel... Sa chute interrompit ma carrière : mon grade excepté, aucune de ces distinctions qui gonflent de joie le sein d'un soldat, je ne les avais obtenues ; la croix même ne m'avait été donnée par lui qu'en 1815. Le nouveau gouvernement me défendit de la porter, en même temps qu'il la prostituait à d'autres... Ta mère me restait : elle allait me consoler de tous ces chagrins... Elle mourut !

AMÉLIE

Mon père, mon bon père !...

DELAUNAY

Sur toi seule alors se reporta tout mon amour. Eh bien, Amélie, plus toutes mes affections paternelles s'amassaient sur ta tête chérie, et plus je te voyais grandissante et belle, plus je tremblais d'avance aux nouvelles douleurs qu'amènerait notre séparation.

AMÉLIE

Notre séparation !... nous séparer ! nous, mon père ?... Jamais !

DELAUNAY

Enfant !... Et Arthur ?... et ton mariage ?...

AMÉLIE

Oh ! si je l'épouse, c'est à condition qu'il me laissera toujours près de vous.

DELAUNAY

Tu ne sais pas, pauvre enfant, ce que te coûterait, un jour, à remplir toi-même cette condition que tu lui imposes aujourd'hui ! Tu connaîtras plus tard combien prennent tout le cœur ces affections d'épouse et de mère !... La nature regarde devant elle, Amélie, et ne s'occupe pas de ceux qu'elle laisse vieux et fatigués en arrière. Supposons donc que la carrière qu'a embrassée Arthur l'eût forcé à s'éloigner de Paris, tu l'aurais accompagné ; moi, alors, et sans que j'eusse eu le droit de me plaindre, comme autrefois j'avais quitté mes parents malgré leurs larmes, tu me quittais à mon tour malgré les miennes... Je restais alors vieux et seul... Je n'ai pas eu le courage d'envisager ce sort. À Naples, où m'avait entraîné, comme tu le sais, la nécessité de régler quelques affaires de fortune, je rencontrai un ange d'amour et de pureté, que je ne puis comparer qu'à toi, mon enfant... Elle me promit, non son amour... je n'osais le lui demander, mais ces soins affectueux qui tiennent à la fois de la fille et de l'épouse. Je me dis : « Amélie appréciera son esprit distingué, ses qualités excellentes, et elle l'aimera ; Teresa verra mon Amélie : sa candeur et sa naïveté la toucheront. Tant qu'elles se chériront, qu'elles resteront toutes deux près de moi, je serai complètement heureux ; si l'une des deux me quitte, eh bien, je ne serai malheureux qu'à moitié. »

AMÉLIE

Oh ! ce ne sera jamais moi !

DELAUNAY

Voilà ce que je me suis dit, ma fille ; et, si, arrangeant tout pour mon bonheur, j'ai dérangé quelque chose au tien, pardonne-le-moi, pardonne à ton père : il n'avait pas pu le prévoir.

AMÉLIE

Moi, vous pardonner, mon père ?... C'est moi qui suis à vos genoux, c'est moi qui vous demande pardon de vous avoir affligé... Mais la faute n'en est peut-être pas à moi seule ; madame la baronne...

DELAUNAY

Encore !

AMÉLIE

Maman ! maman !... Je me trompe.

DELAUNAY

Amélie, tu es injuste : Teresa est aussi bonne que belle.

AMÉLIE

Oui, papa, maman est bonne et belle... mais elle ne m'aime pas.

DELAUNAY

Et pourquoi ?

AMÉLIE

Le sais-je ?... Mais chut !... c'est elle qui rentre... Papa, ne lui dites pas un mot de tout cela... Voyez-vous, c'est peut-être moi qui ai tort... Oui, oui, je me rappelle... Elle serait venue à moi, sans ma froideur qui l'a retenue... Et je vais lui demander pardon devant vous.

DELAUNAY

Non, non ; ma présence contiendrait peut-être vos sentiments à toutes deux ; vous feriez par complaisance ce que je demande à votre conviction... Reste seule, mon enfant... attends ma femme... ta mère... sois charmante avec elle comme tu l'es avec moi... Reviens vite m'annoncer que, si tu n'as pas retrouvé en elle ce que Dieu ne donne qu'une fois, comme la vie, une mère, je t'ai du moins ramené une bonne et excellente amie. Adieu, mon enfant : je te quitte pour m'occuper, avec Dulau, de toi et d'Arthur. Tu auras soin que l'on ne nous dérange pas.

AMÉLIE

Adieu, mon père... Vous serez content de votre fille... Vous serez heureux... Adieu !

Scène VI
Amélie, puis Teresa.

AMÉLIE

Oh ! il m'en coûtera bien d'appeler cette Italienne ma mère !
Si l'on ajoutait foi aux pressentiments, je penserais que le malheur me viendra d'elle... La voici !

TERESA

Encore cette enfant !

AMÉLIE

C'est bizarre ! Il semble qu'elle éprouve pour moi le même éloignement que moi pour elle...

TERESA

Dans trois jours, elle sera sa femme... la femme d'Arthur !...
Ah !...

(Elle veut entrer chez le baron.)

AMÉLIE

Eh bien, elle s'éloigne déjà ?... (Haut, en l'arrêtant.) Pardon !...
mon père travaille en ce moment avec Dulau...

TERESA

À quoi donc, mademoiselle ?

AMÉLIE

À notre contrat.

TERESA

Ah ! oui... N'est-ce pas demain qu'il se signe ?

AMÉLIE

Je le crois.

TERESA

Le contrat de mariage d'Arthur !...

AMÉLIE

Allons, il le faut !... Maman...

TERESA

Sa mère !...

AMÉLIE

Mon père veut que nous causions...

TERESA

TERESA

Je vous écoute, mademoiselle.

AMÉLIE

Ah ! si vous m'appellez mademoiselle, je ne pourrai pas vous appeler maman...

TERESA

Mais qui vous force à m'appeler ainsi ?

AMÉLIE

Papa le désire...

TERESA

Et cela vous coûte ?

AMÉLIE

Je n'ai pas dit cela... Mais...

TERESA

Mais ?...

AMÉLIE

Vous êtes si jeune, que je vous appellerais plutôt ma sœur.

TERESA

Je comprends : vous m'aimeriez mieux pour votre sœur que pour votre mère ?

AMÉLIE

Oh ! oui !... car alors mon père nous aimerait toutes deux également, tandis que...

TERESA

Achevez...

AMÉLIE

Tandis que j'ai tremblé un instant qu'il ne vous aimât plus que moi.

TERESA

J'aurais cru en ce moment votre cœur trop plein d'un autre sentiment pour qu'il pût s'apercevoir – cela fût-il – que je lui avais enlevé quelque chose de l'affection paternelle...

AMÉLIE

Et quel sentiment peut donc remplacer la moindre part perdue dans l'amour d'un père ?

TERESA

Celui que vous avez pour M. Arthur et qu'il a pour vous serait une compensation, ce me semble.

AMÉLIE

Oh ! jamais... C'est si différent !

TERESA

Et comment l'aimez-vous donc alors ?...

AMÉLIE

Arthur ?

TERESA

Oui, Arthur.

AMÉLIE

Un peu plus que Laure, mais moins que mon père.

TERESA

Pas davantage ?

AMÉLIE

Non.

TERESA

Et vous appelez cela de l'amour ?...

AMÉLIE

Écoutez, maman. En pension, j'ai beaucoup entendu parler de l'amour : on m'en faisait mille peintures diverses ; d'avance, on me disait quelles émotions il amenait avec lui... Quand Dulau me présenta M. Arthur en me confiant les projets de mon père sur lui, je me dis : « Enfin je vais connaître l'amour !... » J'ai alors, chaque fois qu'il me quittait, interrogé mon cœur et cherché les sensations nouvelles que l'amour devait y produire... Eh bien, cela a été vainement : rien ne m'a annoncé la présence de cet amour. Je me suis habituée à voir Arthur ; j'ai du plaisir à le savoir près de moi ; je crois qu'il me rendra heureuse et que je le rendrai heureux ; je l'épouserai avec joie, car je sais que ce mariage est depuis longtemps le songe doré de mon père. Voilà tout ce que j'éprouve, maman... Est-ce là ce qu'on appelle aimer ?

TERESA, à part, avec joie

Grand Dieu !... (Haut, en lui prenant la main.) Oui, mon enfant.

AMÉLIE

Oh ! tant mieux ! Je tremblais de n'avoir pour Arthur que de l'amitié.

TERESA

Amélie, si demain vous appreniez qu'Arthur est votre frère, cela vous rendrait-il bien malheureuse ?

AMÉLIE

Oh ! non... Au contraire, car alors, vous concevez, maman, mon père ne me marierait peut-être point, et je ne tremblerais plus de le quitter.

TERESA, à part

Elle ne l'aime pas !... (Respirant.) Ah !...

AMÉLIE

Mon Dieu ! comme je vous jugeais mal !... Oh ! si je vous avais su tout de suite bonne comme vous l'êtes, mon père n'aurait pas eu besoin de me gronder pour que je vous appelle maman.

TERESA

Ma fille ! ma chère fille !...

AMÉLIE

Mais, voyez donc, que j'étais folle de vous craindre et de m'inquiéter !

TERESA

Et vous ne me craignez plus ? et vous n'êtes plus inquiète ?

AMÉLIE

Tenez, maintenant, si je croyais m'apercevoir que papa m'aime moins, c'est à vous que j'irais me plaindre tout de suite ; et vous lui diriez de m'aimer davantage, n'est-ce pas ?

TERESA, avec abandon

Eh ! qui ne t'aimerait pas, chère enfant ! qui n'aimerait pas ma fille chérie !

AMÉLIE

Ma mère !...

TERESA

Embrasse-moi donc !...

AMÉLIE, l'embrassant

Oh ! maman, que je suis heureuse !... que je t'aime !... que mon père va être heureux !... Ah ! je cours lui dire que nous nous tutoyons.

(Elle sort en sautant de joie.)

Scène VII

Teresa, puis Paolo.

TERESA

Elle n'aime pas Arthur !... elle ne l'aime pas !

PAOLO, de la porte

Signora...

TERESA

C'est vous, Paolo ?... Qu'y a-t-il ?

PAOLO

Une lettre.

TERESA

De qui ?

PAOLO

De lui.

TERESA, lisant

Que vois-je !...

PAOLO

Il part.

TERESA

Qui te l'a dit ?

PAOLO

Lui-même.

TERESA

Il t'a parlé de son amour ?...

PAOLO

De quoi vouliez-vous qu'il me parlât ?

TERESA

TERESA

L'indiscret !

PAOLO

Le malheureux !...

TERESA

Il m'aime donc toujours ?

PAOLO

Comme à Naples.

TERESA

Il t'a fait cette confidence ?

PAOLO

Il me l'a renouvelée.

TERESA

C'est vrai : j'avais oublié que tu étais déjà chez ma mère, lorsqu'il fut question de mon mariage avec lui.

PAOLO

Je m'en souvenais, moi.

TERESA

Et il attend sans doute ?...

PAOLO

Une réponse.

TERESA

Vous vous en chargerez ?...

PAOLO

Si la signora l'ordonne.

TERESA

Allez lui dire que je l'attends.

Scène VIII

Teresa, seule.

Oui, je comprends la cause de son départ : il veut rompre son mariage... Il m'aime !... il m'aime toujours ! Quelle fatalité que celle qui m'a ramenée au milieu de cette famille, mon Dieu !... et peut-être pour le malheur de tous !... Il part ! Oh ! non, il ne peut pas partir... Il faut qu'il épouse cette enfant : c'est le vœu de son

père... c'est... c'est le mien aussi... Déjà mon mariage, à moi, est un obstacle à mon amour : que son mariage, à lui, soit un obstacle au sien... Ce double lien sera trop sacré pour être rompu. – Oui, il restera : j'aurai mille raisons à lui donner pour qu'il reste... Et la plus forte de toutes, ô mon Dieu ! est peut-être celle que je n'oserai m'avouer à moi-même... C'est lui !...

Scène IV

Teresa, Arthur.

ARTHUR

Enfin, j'ai le bonheur de vous rencontrer, madame !

TERESA

Vous fuyais-je ?...

ARTHUR

Je le craignais...

TERESA

Et vous vous trompiez... Quel motif aurais-je eu de le faire ?

ARTHUR

Vous avez raison, madame : c'était presque de la fatuité de le penser.

TERESA

Je ne vous comprends pas...

ARTHUR

C'est que nous ne parlons plus la même langue !

TERESA

Vous m'avez écrit, monsieur...

ARTHUR

Et vous avez lu ma lettre ?...

TERESA

Ce projet de départ est-il bien arrêté ?

ARTHUR

Plus que jamais !

TERESA

Ainsi, votre mariage... ?

TERESA

ARTHUR

Sera rompu.

TERESA

Vous oserez dire à M. Delaunay... ?

ARTHUR

Je lui écrirai.

TERESA

Quelles raisons lui donnerez-vous ?

ARTHUR

Que je crains de faire le malheur de sa fille.

TERESA

Pourquoi ?

ARTHUR

Parce que je ne l'aime pas.

TERESA

Vous l'aimiez, il y a huit jours.

ARTHUR

Je le croyais... Je ne vous avais pas revue !

TERESA

Pensez-vous qu'on ne puisse faire le bonheur d'une femme sans éprouver pour elle une passion violente ?

ARTHUR

Il ne faut pas, du moins, qu'on éprouve cette passion pour une autre.

TERESA

Et que pensez-vous que dise mon mari de cette rupture ?...

ARTHUR

Peu importe !

TERESA

Il en cherchera les motifs...

ARTHUR

Je les lui dirai. D'ailleurs, il sait déjà qu'un premier amour...

TERESA, vivement

Et il en connaît l'objet ?

ARTHUR

Il en ignore le nom.

TERESA

Il sait du moins le lieu où vous l'avez éprouvé ?...

ARTHUR

Je lui ai dit qu'à Naples...

TERESA

C'est bien !... Et alors, déçu de ses espérances les plus chères, le baron cherchera à savoir quelle est cette personne que vous avez aimée, et qu'il devra haïr, lui... Il connaît Naples : il écrira ; et une lettre lui peut tout apprendre... Il saura que cette femme inconnue que vous avez aimée, c'était moi !... moi, sa femme !... Croyez-vous qu'il pensera qu'un amour si violent dans votre cœur n'a pas laissé de traces dans le mien ?... Et alors, non-seulement il aura à me reprocher, et justement, d'avoir détruit dans le présent ses espérances de père ; mais, en même temps, l'idée que j'ai pu éprouver un premier amour... que peut-être je l'éprouve encore... lui enlèvera dans l'avenir sa tranquillité d'époux, Arthur !... et tout cela pour quelques souffrances que le temps et l'habitude calmeront !... Oh ! vous êtes bien égoïste !

ARTHUR

Teresa, dites : bien malheureux !

TERESA

Et vous voulez me rendre malheureuse !... Vous parti, parce que vous n'avez plus rien à craindre, vous oubliez que vous me laissez ici... moi, craignant tout !

ARTHUR

Mais que faire ?

TERESA

Rester ici, épouser Amélie.

ARTHUR

Ne m'avez-vous pas compris, Teresa ? ne vous ai-je pas dit que je vous aimais ?... Épouser Amélie ?... épouser cette enfant avec un autre amour dans le cœur ?... et quel amour !... lui jurer en face de son père et de Dieu que je l'aimerai, et mentir à Dieu

et à son père ?... Oh ! ce serait affreux, ce serait infâme !... Mais vous n'avez donc pas l'idée de ce que c'est qu'aimer ?

TERESA

Arthur !...

ARTHUR

Laissez-moi donc vous dire ce que je souffre, vous épouvanter de ce qui peut arriver !... Mais, Teresa, vous ne savez donc pas que jamais je ne vous ai autant aimée que je vous aime en ce moment ?... Oh ! si vous éprouviez, une heure seulement, ce qui s'est passé dans mon cœur depuis trois jours !... Teresa, pas de repos, pas de sommeil ; un sang qui brûle !... c'est à en devenir fou !... c'est à en mourir !

TERESA

Mais écoutez-moi...

ARTHUR

Vous ne voulez pas que je parte, et vous voulez que j'épouse Amélie !... Et, si je vous obéis, savez-vous ce que ce sera que l'enfer d'une vie qui se passe près de sa femme qu'on n'aime pas, près de la femme d'un autre qu'on aime !... Et quand cette femme est celle d'un vieillard qu'on appelle son père... quand, nous rencontrant à chaque pas dans cette maison qui nous renfermera tous, ce ne sera qu'à force de contrainte et de dissimulation que nous parviendrons à lui cacher, sa fille ses larmes, vous vos regrets, moi mon désespoir !... Oh ! mais, songez-y donc ! y aurait-il pour nous tous un instant de repos, de bonheur, de tranquillité dans ce monde ?

TERESA

Ah ! vous voyez tout cela ainsi, parce que vous le voyez dans un moment d'exaltation ; parce que j'arrive à peine ; parce que vous m'avez revue tout à coup et sans m'attendre... Moi-même, je ne suis calme que parce que j'étais prévenue, quelque temps d'avance, que j'allais vous revoir, que vous seriez l'époux d'Amélie !... Ainsi sera de vous, Arthur, lorsque des jours, des mois, une année se seront passés près l'un de l'autre !... Ah !

croyez-moi, vous reconnaîtrez que la fièvre qui vous brûle en ce moment n'était point durable... Vous deviendrez mon ami et je deviendrai votre amie... Arrivés à ce point, dites, tout ce que vous envisagez en ce moment avec terreur ne sera-t-il pas délices ?... Cette habitation sous le même toit, cette facilité de nous voir à toutes les heures de la journée, d'enfermer dans le cercle de notre famille toutes nos affections, toutes nos joies, d'être pour nous un monde isolé au milieu du monde... dites ! si ce n'est pas le bonheur, où le cherchera-t-on ?... Et, lorsqu'il est là, qu'il y touche, à ce bonheur si rare, si difficile à trouver, l'homme qui le dédaigne, qui le repousse... oh ! dites, Arthur ! dites, cet homme n'est-il pas un insensé ?

ARTHUR

Eh ! quelles que soient mes craintes, croyez-vous que, si je n'écoutais que la voix de mon cœur, je n'aimerais pas mieux me jeter tête baissée dans ces malheurs que je crains, et marcher en aveugle dans l'avenir ?... Mais l'avenir, même cet avenir affreux que je peignais tout à l'heure, il aurait des reflets du ciel, des moments à faire envie aux anges ; car enfin je vous verrais, Teresa !... À cette heure, à cette heure même où je souffre, où je vous prie, où je pleure, je suis plus heureux que je ne l'ai jamais été depuis deux ans... Au fond de ses chagrins les plus amers, l'amour cache une joie... – Partir ! vous avoir revue et vous quitter !... Vous avoir revue plus belle, me sentir plus aimant, et partir !... Ai-je dit que je voulais partir ?... Non, quand je suis venu ici, je savais bien que je n'en aurais pas la force... Je n'ai que celle de vous aimer, Teresa... Je m'abandonne en aveugle à votre désir... Je penserai avec votre pensée, j'agirai avec votre volonté... Me voilà, mon Dieu !... puis-je quelque chose pour vous ? Ordonnez, ordonnez tout... excepté mon départ.

TERESA

Arthur, que je vous suis reconnaissante !...

PAOLO

Mademoiselle Laure.

Scène X
Les mêmes, Laure.

LAURE

M. le baron, Amélie et M. Dulau attendent M. Arthur.

TERESA

Merci, mademoiselle. (À Arthur.) Souvenez-vous de votre promesse !

ARTHUR, bas

Ai-je promis ?...

TERESA

Vous savez pourquoi l'on vous demande... Voulez-vous me donner la main et me conduire chez mon mari ?

ARTHUR

Oui, madame... Oh ! Teresa, qu'allons-nous faire ?...

TERESA

Notre bonheur à tous !...

ARTHUR

Dieu le veuille !...

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME

ARTHUR DE SAVIGNY

Même décoration.

Scène première

Dulau, donnant le bras à Laure, qui a près d'elle
un domestique portant des cartons ; Delaunay.

DELAUNAY

Dulau, je ne t'offre pas mon cabriolet : j'en ai besoin pour conduire Amélie ce soir à la campagne, où tu ne nous précéderas que de quelques instants.

DULAU

Merci : je serais très-embarrassé de le conduire ; et l'on n'y tient que deux.

LAURE

Le domestique aurait pu mener, et vous, nous suivre à cheval.

DULAU

Bien obligé !... J'aime mieux les petites voitures ; on est un peu pressé, un peu cahoté, mais on ne tombe que quand on verse.

LAURE, au baron

Et vous nous amenez Amélie ce soir ?

DELAUNAY

Ce soir.

DULAU

Et la baronne ?...

DELAUNAY

Je ne sais... Peut-être n'ira-t-elle pas à la campagne ; peut-être fera-t-elle un long voyage où je l'accompagnerai... Dulau, dans ce cas, je compterais encore sur toi.

DULAU

Toujours ! (Il quitte le bras de Laure et va à son ami.) Tu es triste, Delaunay, tu soupires... J'espère que tu ne nous caches rien de malheureux ?

DELAUNAY

Non, mon ami, non ; mais Teresa change ; elle paraît souffrante.

DULAU

C'est vrai.

DELAUNAY

Eh bien, cela m'inquiète, je voudrais la distraire. Je te conterai tout cela ce soir... Ne vois-tu pas que nous faisons le désespoir de Laure, qui ne peut pas deviner ce que nous disons ?

DULAU

Alors, à ce soir. Adieu.

DELAUNAY

Je vais vous reconduire jusqu'en bas.

Scène II

Teresa, Paolo.

Teresa entre avec précaution, va écouter à la porte de l'appartement d'Arthur, puis fait un signe dans l'antichambre. Paolo paraît.

PAOLO

Signora ?...

TERESA

Personne n'est encore sorti de l'appartement de madame Arthur ?

PAOLO

Personne.

TERESA

M. de Savigny m'a priée hier de lui copier quelques airs de notre pays : Paolo, les voici... Vous lui remettrez cette lettre : ils sont dedans.

PAOLO, soupirant

Oui, signora.

TERESA

Si M. le baron rentre et me demande, je suis au jardin.

PAOLO

L'air du printemps est encore bien froid, signora.

TERESA

J'en ai besoin : le front me brûle.

(Elle sort.)

Scène III

Paolo, puis Arthur.

PAOLO

« À monsieur Arthur de Savigny. » Qu'il est heureux ! (Arthur entre.) Elle sort d'ici.

ARTHUR

Où est-elle ?

PAOLO

Au jardin.

ARTHUR

J'y cours !...

PAOLO

Une lettre...

ARTHUR

Pour moi ?

PAOLO

D'elle.

ARTHUR

Oh ! donne !... Oh ! oui, elle aussi m'aime !... Elle m'aime toujours !... elle m'aime comme autrefois ! (Il baise la lettre, puis il l'ouvre et lit.) Elle me rappelle nos serments, nos liens... Oh ! c'est elle qui les a voulus.

PAOLO, annonçant

Le baron.

ARTHUR

Lui !... (Cachant la lettre.) Je ne le revois pas, après une heure d'absence, sans craindre que, dans cet intervalle, il n'ait surpris mon secret... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel supplice !... Oh ! ses cheveux blancs me font mal !... Il est triste... Se serait-il

aperçu ?...

Scène IV
Arthur, Delaunay.

DELAUNAY

Bonjour, Arthur. (Il lui tend la main.)

ARTHUR, à part, avec soulagement

Rien encore !...

DELAUNAY

Comment va Amélie ?

ARTHUR

Bien, mon père.

DELAUNAY

Tant mieux ! Est-elle prête à partir ce soir pour la campagne ?

ARTHUR

Je le crois...

DELAUNAY

Où est-elle ?

ARTHUR

Dans sa chambre. Voulez-vous que je l'appelle ?

DELAUNAY

Non : je suis bien aise de causer un instant avec vous.

ARTHUR, inquiet

Avec moi ?...

DELAUNAY

N'êtes-vous pas mon fils, mon meilleur ami ?

ARTHUR

Et de quoi vouliez-vous me parler ?

DELAUNAY

De mes chagrins, Arthur !

ARTHUR, tressaillant

Vous en avez ?...

DELAUNAY

Voilà bien la question d'un homme heureux !

ARTHUR

Et ces chagrins... qui les cause ?

DELAUNAY

As-tu remarqué la tristesse et la pâleur de Teresa ?

ARTHUR

Oui.

DELAUNAY

En devines-tu le motif ?

ARTHUR

Je n'ai point cherché à m'en rendre compte.

DELAUNAY

Arthur, pourrais-tu vivre loin de la France, avec l'idée que tu ne la reverrais jamais ?

ARTHUR

Oh ! non !

DELAUNAY

Eh bien, tout le mal de Teresa est dans ce que tu viens de dire : elle regrette Naples !...

ARTHUR

Elle n'y a plus de parents.

DELAUNAY

Et leurs tombes, Arthur !... Il y a sous le ciel qu'ont vu nos yeux en s'ouvrant, dans l'air qu'on a respiré d'une poitrine jeune, libre et joyeuse, dans le pays natal, enfin, un charme qu'aucun autre ne peut rendre !... Teresa regrette tout cela, mon ami.

ARTHUR

Oh ! oui, oui sans doute !... c'est cela ; c'est à cela qu'il faut attribuer sa tristesse, sa préoccupation... à cela, mon père, et pas à autre chose... Vous avez raison.

DELAUNAY

Elle me le cache de peur de m'affliger : elle craint, cet ange de douceur, que je ne m'impose, à moi, les privations qu'elle n'a pas la force de supporter ; mais je serai aussi généreux qu'elle.

ARTHUR

Et que ferez-vous ?

DELAUNAY

Je partirai demain pour Naples avec elle.

ARTHUR

Vous !... vous partiriez ! dites-vous vrai ?...

DELAUNAY

Oui.

ARTHUR

Mais un pareil voyage demande des préparatifs...

DELAUNAY

Ils sont faits.

ARTHUR

Et sait-elle cela, elle... madame la baronne ?

DELAUNAY

Pas encore.

ARTHUR

Et Amélie ?...

DELAUNAY

Ce n'est qu'au dernier moment que je l'en instruirai : je craindrais ses prières, ses larmes.

ARTHUR

Ah ! oui !... car ses prières, ses larmes vous retiendraient, n'est-ce pas ?

DELAUNAY

Peut-être !... Hélas ! quand on quitte, à mon âge, enfants et patrie, quelque courte que soit l'absence, on risque de ne plus les revoir.

ARTHUR, à part

Il ne faut pas qu'il parte.

DELAUNAY

Je te recommande Amélie en mon absence, Arthur... Tes soins la consoleront : je la saurai heureuse... aimée de toi, car son bonheur est dans son amour. Voici Teresa : laisse-moi seul avec elle.

ARTHUR va au-devant de Teresa, et lui dit bas

Rappelez-vous que vous m'aimez !

(Il sort.)

TERESA, à part

Que veut-il dire ?...

Scène V

Delaunay, Teresa.

DELAUNAY

Viens, ma Teresa !

TERESA

Me voici, mon ami.

DELAUNAY

Où as-tu été ce matin ?

TERESA

Au jardin.

DELAUNAY

Sans pelisse, sans manteau, par cet air frais !...

TERESA, lui donnant la main

Tenez.

DELAUNAY

Ta main brûle...

TERESA

Oui.

DELAUNAY

Regarde-moi.

TERESA

Eh bien ?

DELAUNAY

Vois : la rosée du matin tremble dans tes cheveux.

TERESA

Mon front en a besoin...

DELAUNAY

Comme tes yeux sont fatigués ! comme tes joues sont pâles !...
N'est-ce pas, ma Teresa, que ce ciel gris fatigue tes yeux, que ce soleil froid fane ton teint, que ta poitrine respire mal cet air de France ?

TERESA

TERESA

Oh ! oui, oui !... c'est cela... peut-être... Oui, mon ciel bleu... mon soleil ardent... mon golfe de Naples, où le soir les étoiles tombent comme des perles... Oh ! revoir tout cela comme je le voyais il y a trois ans, y retrouver les sensations que j'y ai éprouvées, et je serais heureuse.

DELAUNAY

Heureuse !... Eh bien, ma Teresa, Naples, les orangers de Sorrente qui embaument l'air, le berceau de ta jeunesse, la tombe de tes parents, je puis te rendre tout cela... et je te le rends !...

TERESA

Vous !... et comment ?...

DELAUNAY

Demain, nous partons.

TERESA

C'est impossible !...

DELAUNAY

Pourquoi ?

TERESA

Pourquoi ?... Vous ne pouvez quitter ainsi votre patrie, votre maison, votre famille...

DELAUNAY

N'as-tu pas quitté tout cela pour venir avec moi ?

TERESA

Mais moi...

DELAUNAY

Mais toi... tu étais jeune, tu avais de longues et joyeuses années à passer au lieu de ta naissance... Ferai-je moins pour toi, moi, vieux et près de la tombe ?

TERESA

Mon ami !...

DELAUNAY

Non, Teresa : c'est à celui qui n'a rien à perdre de donner à l'autre. En supposant que j'atteigne le terme ordinaire que la nature a marqué aux hommes, à peine s'il me reste huit ou dix

ans à vivre : attendras-tu ces huit ou dix ans au bout desquels tu seras libre pour être heureuse ?... Et si je vivais au-delà de ce terme, si ce mal du pays devenait chaque jour plus insupportable, veux-tu que je craigne que tu ne me maudisses de ne pas mourir ?

TERESA

Oh ! Delaunay !...

DELAUNAY

Je quitte pour toi, dis-tu, patrie, famille ?... Ma patrie n'a plus besoin de mes services ; c'est à de plus jeunes maintenant à la défendre : j'ai accompli ma tâche envers elle... Ma famille ?... Je n'ai qu'une fille : je l'ai mariée à l'homme de son choix, et elle est heureuse. Mon but est donc atteint dans ce monde : Dieu pourrait m'envoyer la mort, et je n'aurais pas le droit de lui dire : « Attends » ; car tout ce que doit faire un homme, je l'ai fait. Eh bien, loin de là, Dieu veut que je vive, que je vive heureux... puisque je vivrai avec toi : ton amour seul manquerait à mon bonheur... Cet amour, je l'ai, n'est-ce pas ?... amour de fille !... je n'en réclame pas d'autre.

TERESA, émue

Oh ! oui, oui !

DELAUNAY

Eh bien, merci à Dieu ! à toi, merci ! car tous deux vous avez fait pour moi plus que je n'avais droit de demander : exiger davantage, ce serait de l'ingratitude. J'ai eu tort de te faire quitter Naples ; j'aurais dû penser qu'en me suivant tu obéissais à ton père, qui te voulait voir noble, que tu sacrifiais ton bonheur à l'amour filial... Eh bien, en pensant que je t'ai rendu tout ce que tu chérissais, peut-être oublieras-tu que c'était moi qui un instant t'avais privée de tout cela... Allons, qu'as-tu ?...

TERESA, pleurant

Oh ! vous êtes le meilleur, le plus généreux des hommes !... et vous avez raison, il faut que je parte !

DELAUNAY

Tu vois que j'avais deviné juste, mon enfant.

TERESA

TERESA

Oui, oui !... Quand partons-nous ?

DELAUNAY

Quand tu voudras.

TERESA

Le plus tôt possible !

DELAUNAY

Demain.

TERESA

Demain ?... Je serai prête.

DELAUNAY

Oui, oui !... Et, quand, arrivés là-bas, nous parcourrons ensemble le beau pays où tu es née, s'il m'échappe un soupir en songeant à la France... alors, du rocher de Capri ou de la pointe de Misène, tu me diras, en me montrant la ville qui surgit au milieu de son golfe comme une corbeille de fleurs : « Là-bas, vois-tu, c'est Naples... Naples, loin de laquelle je serais morte... Naples, que je n'espérais plus revoir... et que j'ai revue avec délices !... » Tu me diras cela, n'est-ce pas ?... et, au son de ta voix, à l'aspect de ton bonheur, j'oublierai la France, j'oublierai... j'oublierai tout... pour baiser tes mains, tes genoux, et te dire : « Ô Teresa, quelque chose que j'aie faite pour toi... oh ! toi, toi, en m'aimant, tu as fait bien davantage encore ! »

TERESA

Mon ami, je vous en supplie !... oh ! laissez-moi, laissez-moi seule... J'ai besoin de pleurer...

DELAUNAY

Oh ! oui, oui, pleure de joie... Voilà les larmes que j'aime à te voir répandre ! Au revoir : je vais donner les ordres nécessaires. Je voudrais aujourd'hui profiter du temps qui me reste pour installer Arthur et Amélie à la campagne, où nous devons passer l'été avec eux. Tu resteras ici, toi ; ce petit voyage te fatiguerait inutilement... Ménage tes forces, tu en auras besoin. Demain, je serai de retour, débarrassé de tous les adieux dont je veux t'épargner le spectacle. (Il sonne ; un domestique paraît.) Attelez le cheval

au cabriolet.

TERESA

Vous ne prenez pas la calèche ?

DELAUNAY

Je la garde pour notre voyage. Amélie et moi irons dans le cabriolet ; Arthur nous suivra à cheval, et, demain, je me servirai de ce même cheval pour revenir. – Allons, ma Teresa, tout est arrangé... Souris, pour que je pense à ce sourire en disant adieu à ma fille.

(Il l'embrasse et sort.)

Scène VI

Teresa, seule.

Oh !... oh ! mon Dieu ! ce serait bien affreux !... mais partir !... oui, je sens là qu'il le faut : loin d'Arthur, je pourrai l'aimer, sans crainte de devenir coupable... tandis que, près de lui, mon amour d'aujourd'hui sera peut-être demain un remords... Oh ! pensons à ce vieillard si bon qui m'appelle sa fille, qui m'a confié ce qui lui reste de jours, ce qu'il espère de bonheur... En quittant Arthur, au moment où il m'aime, malgré mon absence, il continuera de m'aimer... Ce n'est point sa femme, ce n'est point la froide Amélie qui effacera en lui mon souvenir... elle qui ne sait aimer d'amour qu'un peu plus qu'elle n'aime Laure, qu'un peu moins quelle n'aime son père !...

Scène VII

Amélie, Teresa.

AMÉLIE

Je croyais mon père avec toi, maman...

TERESA

Il me quitte.

AMÉLIE

Oh ! mon Dieu !... il faut que je lui parle... Sais-tu, maman, ce qu'il a décidé ?... De partir, de nous quitter, de retourner à

Naples !...

TERESA

Oui, mon enfant, c'est son intention... Et qui t'a annoncé cette nouvelle que ton père voulait te cacher ?

AMÉLIE

Arthur.

TERESA

Arthur !...

AMÉLIE

Et je lui ai bien promis d'employer toute mon influence pour retenir mon père.

TERESA

C'est lui qui t'envoie, et il te charge d'empêcher ce voyage ?...

AMÉLIE

Et je l'empêcherai.

TERESA

Pauvre enfant !...

AMÉLIE

J'ai promis à Arthur que tu te joindrais à moi pour supplier mon père de ne point partir... et tu le feras, n'est-ce pas, maman ?... et nous serons deux contre papa... Deux femmes sont bien fortes !... Nous attaquerons son cœur des deux côtés, et il faudra bien qu'il cède.

TERESA

Je doute, Amélie, que nos prières obtiennent rien de mon mari... D'ailleurs, ce départ est nécessaire...

AMÉLIE

Oh ! maman !...

TERESA

Mais faisons mieux...

AMÉLIE

Voyons !

TERESA

J'ai un moyen de tout concilier.

AMÉLIE

Oh ! dites vite, maman !

TERESA

Ce voyage se fera, et tu ne quitteras point ton père.

AMÉLIE

Je ne comprends pas.

TERESA

Viens avec nous, mon enfant !

AMÉLIE

Et Arthur ?...

TERESA

Il restera à Paris, qu'il ne peut quitter en ce moment, à moins de renoncer à ses projets d'avenir.

AMÉLIE

Mais, chère maman, c'est que je ne veux pas me séparer d'Arthur, moi.

TERESA, étonnée

Comment ?...

AMÉLIE

Non, oh ! certainement non !

TERESA

Cependant, mon enfant, il faut te décider à quitter ou ton père ou ton mari.

AMÉLIE

Oui, vous avez raison... En ce cas, maman, je resterai près d'Arthur.

TERESA

Amélie, ne m'as-tu pas dit que tu l'aimais moins que ton père ?...

AMÉLIE

C'est vrai ; mais je n'étais pas mariée alors.

TERESA

Et depuis ton mariage ?...

AMÉLIE

Écoute... Il ne faut pas le dire à mon père, cela lui ferait de la

peine, car je ne sais s'il pourrait le comprendre comme tu le comprendras, toi qui es une femme... mais un sentiment que je ne devinais pas est entré dans mon cœur, s'est emparé presque entièrement de mon être... et j'ai reconnu à mon bonheur... que c'était de l'amour.

TERESA

Enfant !... Mais ton père !... tu l'aimes donc moins ?

AMÉLIE

Non, maman : ce n'est pas mon père que j'aime moins ; c'est Arthur que j'aime davantage.

TERESA

Tu l'aimes ?...

AMÉLIE

Oh ! plus que tu ne peux le comprendre !

TERESA

Et lui ?... lui ?...

AMÉLIE, soupirant

Oh ! lui...

TERESA

Dis donc !

AMÉLIE

Il m'aime bien, sans doute... quoique souvent il me semble distrait, préoccupé... Mais je sais pourquoi.

TERESA

Tu le sais ?

AMÉLIE

Oui... Quand je regarde dans le passé, quand je songe à mon indifférence pour lui, je m'étonne encore qu'il ait continué de m'aimer comme il l'a fait... Oh ! si je pouvais revenir sur ce temps de froideur que je tremble qu'il ne se rappelle ! Oh ! mais je l'accable de caresses pour lui faire oublier... L'avenir est à moi : je sens que je l'aimerai chaque jour davantage... et tu me proposes de le quitter, maman ! de quitter mon Arthur !... Oh ! non, non !... Je ferai tout ce que je pourrai près de mon père : je le supplierai de rester ; mais, si, malgré mes pleurs et mes prières,

il part... maman, je resterai près d'Arthur.

TERESA, à part

Elle l'aime ! malheureuse que je suis ! elle l'aime, et je pars !

AMÉLIE

On vient... Si c'était mon père !... Maman ! maman ! c'est mon Arthur !... Le voilà ! Vois, maman, comme il est pâle !... comme il a l'air souffrant !... Mon ami !...

Scène VIII

Les mêmes, Arthur.

ARTHUR

Eh bien ?...

AMÉLIE

Je ne l'ai pas vu.

ARTHUR

Où est-il donc ?

AMÉLIE

Descendu donner quelques ordres. Mais il faut qu'il passe dans la salle à manger pour rentrer dans son appartement : je vais l'attendre, et j'empêcherai ce voyage qui nous rendrait tous malheureux... Embrassez votre femme, monsieur ; et elle part.

(Arthur l'embrasse.)

TERESA, à part

Mon Dieu, ayez pitié de moi !

(Amélie sort.)

Scène IV

Teresa, Arthur.

ARTHUR

Nous sommes seuls enfin !...

TERESA, à part

Elle l'aime !...

ARTHUR

Oh ! écoutez-moi, Teresa ! car il n'y a pas un instant à perdre.

TERESA

TERESA

Que me voulez-vous ?

ARTHUR

Le baron vous a-t-il parlé de son voyage insensé ?

TERESA

Oui.

ARTHUR

Et vous y avez consenti ?

TERESA

Je l'ai approuvé.

ARTHUR, amèrement

Bien !

TERESA

Que vouliez-vous donc que je fisse ?

ARTHUR

N'y avait-il pas mille moyens de rester ?

TERESA

Rester !... et pourquoi faire, rester ?...

ARTHUR

Vous le demandez !...

TERESA

Amélie reste, elle !

ARTHUR

Sommes-nous ici pour railler, madame ?... et puisque c'est pour vous qu'il veut partir, que c'est votre santé qui l'inquiète, ne pouviez-vous le rassurer ?

TERESA

Arthur, regardez-moi, et voyez ma pâleur ; touchez mes mains : la fièvre les brûle... Pouvais-je dire à ma pâleur de disparaître, à ma fièvre de cesser ?... Ne les attribuant plus au regret de mon pays natal, pouvais-je lui dire que cette pâleur, cette agitation, je les devais à votre présence, au malheureux amour dont vous me poursuivez ?... Non, n'est-ce pas ? Vous voyez bien qu'il fallait que je vous quittasse, que loin de vous seulement je puis être heureuse.

ARTHUR

Et moi, Teresa, et moi que vous abandonnez ainsi, ne devrais-je pas être pour quelque chose dans votre décision ?... Vous parlez de votre pâleur, de votre agitation !... mon front est-il souriant, à moi ? mon cœur bat-il comme celui d'un homme calme ?... Ah ! quand je voulais rompre ce mariage, quand je prévoyais les tortures qui me rongent, mais il fallait donc me laisser partir ! J'avais des forces alors pour me séparer de vous ; maintenant, votre présence continuelle les a usées... Vous m'avez retenu, retenu malgré moi ; vous m'avez promis un avenir de bonheur et de calme... (Riant amèrement.) Oh ! n'est-ce pas, Teresa, que nous sommes calmes ? n'est-ce pas que nous sommes heureux ? n'est-ce pas que vous avez tenu votre promesse ?

TERESA

Arthur ! Arthur !... vous me faites bien du mal !

ARTHUR

Vous aurez disposé de ma vie, vous aurez ordonné, j'aurai obéi... Vous m'aurez fait malheureux, et vous me laisserez malheureux !... Oh ! cela ne sera point, Teresa. C'est une coquette qui se conduirait ainsi, et vous ne l'êtes point... Songez donc qu'il me faut votre présence comme il me faut de l'air... Je m'y suis habitué ; et, maintenant, c'est ma vie... Il me la faut, Teresa !... Vous ne voulez pas que je meure, n'est-ce pas ? que je meure en désespéré, blasphémant Dieu... Eh bien, alors, restez, restez, je vous en supplie !... Teresa, mon amour, ma vie, mon ange !...

(Il tombe à genoux.)

TERESA, cachant sa tête dans ses mains

Mon Dieu ! mon Dieu !

ARTHUR

Mais répondez-moi donc !

TERESA

Eh ! n'ai-je pas répondu à tout, le jour où je vous ai répondu que je vous aimais ?

ARTHUR, avec ironie, en se relevant

Oui, vous m'aimez, mais d'un amour commode, qui permet l'absence, la regarde comme un moyen de redevenir fraîche et jolie, de retrouver le bonheur qu'on a perdu... Ah ! vous appelez cela de l'amour... vous, l'Italienne, vous !... Le soleil de France a-t-il déjà refroidi à ce point le sang de vos veines ?... Oh ! Teresa, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimé !

TERESA

Oh ! vous vous trompez, Arthur ; et les passions de l'Italienne, je les ai toutes deux : amour et jalousie... Ce sang qui s'est glacé, dites-vous, eh ! j'en donnerais la moitié à l'instant même, pour passer ma vie avec vous sans crime et sans remords !

ARTHUR

Eh bien donc, Teresa, ma Teresa !...

TERESA

Je ne vous aime pas, malheureux ! Eh ! cet amour m'épouvanterait-il s'il était moins violent ?... Croyez-vous que je n'aie pas essayé tous les moyens de le combattre : raison, prière ?... Je ne t'aime pas, Arthur !... et je suis obligée de te fuir pour te résister ! Oh ! laisse-moi donc cette seule voie de salut, ou je me perdrai et je te perdrai avec moi.

ARTHUR

Peu m'importe, Teresa !... Avec toi, l'enfer, la mort !... avec toi, entends-tu ?... mais avec toi !...

TERESA

Oh ! pitié !... grâce !...

ARTHUR

Tu ne partiras pas, dis ?... Oh ! non ! non !...

TERESA

Arthur !... (S'éloignant vivement.) Le baron !...

Scène X

Les mêmes, Delaunay,
Amélie, appuyée sur le bras de son père.

AMÉLIE

Oh ! mon père !... mon bon père !... je t'en supplie, ne nous quitte pas !

DELAUNAY

Mon enfant, Teresa seule pourrait changer ma résolution.

ARTHUR, à demi-voix

Vous l'entendez, madame...

AMÉLIE

Oh ! maman, je t'en prie !...

ARTHUR, de même

Teresa, vous n'avez qu'un mot, un seul mot à dire pour cela...
Dites-le donc !

DELAUNAY

Nous reviendrons... Vous me reverrez, mes enfants, avant que je meure.

AMÉLIE

Mon père !... mon père !...

ARTHUR, bas

Une dernière fois, Teresa...

PAOLO

Le cabriolet de M. le baron et le cheval de M. Arthur sont prêts.

DELAUNAY

Allons, ma fille, fais tes adieux à ta mère.

AMÉLIE

Il le faut donc !... mon Dieu !... Adieu, maman !... adieu !...
ramenez-nous mon père...

DELAUNAY

Console-toi, mon enfant, ma fille bien-aimée...

AMÉLIE, sanglotant

Jamais !... jamais !...

TERESA, à part

Elle l'aime !

ARTHUR, près de Teresa

Madame...

TERESA, bas

Reviens ! Partir... mourir... Mais, auparavant, je veux te revoir encore !

(Elle s'élance dans son appartement.)

ARTHUR, à part, avec joie

Ce n'est point un rêve !

DELAUNAY, à part

Elle craint de céder aux larmes de ma fille... (Haut.) Paolo, dites à la baronne que je serai ici demain, et que nous partirons le soir même. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous nous accompagnez... Allons, mes enfants !...

AMÉLIE

Arthur !...

ARTHUR, comme se réveillant

Oui, oui !... partons : il se fait tard.

Scène XI

Paolo, seul.

Partir !... Oh ! que ces mots résonnent doucement à mon oreille ! Partir pour l'Italie !... revoir Naples !... la revoir avec la signora Teresa !... Naples, où je n'aurai pas toujours devant les yeux cet Arthur que je déteste... cet Arthur que je vais laisser ici plus malheureux que moi ; car lui ne verra plus ma noble maîtresse, que je verrai à toute heure, moi !... Oh ! n'est-ce pas, Arthur, que tu échangerais bien ta riche et hautaine position contre celle du pauvre, de l'humble pêcheur de Naples ?... Ô mon golfe de Sorrente, dont les vagues me berçaient, tout enfant, dans le bateau de mon père ! ô mon ciel pur !... je vais rêver à vous ; car, cette nuit, je dormirai ; aucune pensée ne viendra me distraire de mes songes... Teresa... Teresa est seule toute une nuit... seule ! Respire, Paolo !... Paolo, sois heureux !... – Quel est ce bruit ? – Arthur !... Arthur qui revient seul !... Oh ! qui le ramène donc ?... Il va repartir sans doute... Il ne restera pas, il ne peut pas rester... (À un domestique qui entre avec des lumières.) Où allez-

vous ?...

LE DOMESTIQUE

Préparer la chambre de M. Arthur.

PAOLO

M. Arthur ne passe pas la nuit ici !

LE DOMESTIQUE

Si fait : son cheval s'est donné un écart, et, comme le cabriolet du baron ne contient que deux personnes, M. Arthur a été obligé de revenir.

(Il entre dans la chambre d'Arthur.)

PAOLO

Malédiction !

Scène XII

Arthur, Paolo.

ARTHUR

Paolo !

PAOLO, se levant

Signor ?...

ARTHUR

Que fais-tu là ?

PAOLO, qui, par un mouvement involontaire, a tiré son stylet.

J'attendais les ordres de ma maîtresse, si elle avait à m'en donner.

ARTHUR

Et en attendant ?...

PAOLO

Je jouais avec ce stylet.

ARTHUR

C'est l'arme de ton pays.

PAOLO

Et elle est mortelle !...

ARTHUR

La baronne ?...

PAOLO

S'est enfermée dans son appartement.

ARTHUR, entrant dans sa chambre

C'est bon, tu peux te retirer.

LE DOMESTIQUE, sortant de l'appartement d'Arthur, à Paolo
Venez-vous ?

PAOLO

Tout à l'heure.

LE DOMESTIQUE

Bonsoir.

PAOLO

Adieu. (Le domestique sort. Le théâtre rentre dans l'obscurité.)
Oh ! je me trompe peut-être : il est possible, après tout, que cela ne soit que l'effet du hasard... Oh ! mon Dieu, que je souffre !... Adieu, mes songes ! adieu, ma nuit heureuse ! Le démon qui tourmente ma vie, il est là... Oh ! Paolo ! si un de tes compatriotes était à ta place, ce bon stylet à la main... Silence !... n'ai-je point entendu ?... Ses pas se sont rapprochés de cette porte... Cette porte... elle s'ouvre... Il vient... c'est lui... Où va-t-il ?

(Arthur écoute si tout est calme, met la main sur le bouton de la porte de Teresa, puis entre.)

ARTHUR

Allons !...

(Paolo l'a suivi dans l'ombre, prêt à lancer le stylet qu'il tient ; puis, quand il voit que la porte de Teresa n'était pas fermée, il jette son stylet à terre.)

PAOLO

Elle en mourrait !...

ACTE QUATRIÈME

LE BARON DELAUNAY

Un salon plus riche.

Scène première

Le baron de Sorbin, un domestique.

DE SORBIN

M. Arthur de Savigny est-il visible ?

LE DOMESTIQUE

Je le crois... Le nom de monsieur ?...

DE SORBIN

Le baron de Sorbin. (Le domestique entre chez Arthur. Sorbin s'assied et ouvre un album qu'il feuillette.) Ah ! c'est l'album de la baronne.

(Il lit.)

Oh ! laisse-moi t'aimer pour que j'aime la vie,
Pour ne point au bonheur dire un dernier adieu,
Pour ne point blasphémer les biens que l'homme envie,
Et pour ne pas douter de Dieu.

L'amour a des secrets pour les chagrins de l'âme ;
L'amour a des clartés pour les fronts soucieux ;
L'amour semble un reflet d'une céleste flamme
Dont le foyer serait aux cieux.

Scène II

De Sorbin, Arthur.

ARTHUR

Excusez-moi, baron, de vous avoir fait attendre.

DE SORBIN

Comment ! mais je lisais des vers charmants qui m'ont bien l'air d'être de vous ; car c'est de votre écriture, et ils ne sont pas signés.

ARTHUR, fermant vivement l'album

Ah ! oui, oui... Ce sont des vers que j'avais faits... autrefois... que la baronne m'a prié de mettre sur son album... Pardon de vous recevoir ici, baron, mais je voulais causer avec vous.

DE SORBIN

Comment va M. Delaunay ? est-il de retour ?

ARTHUR

Non : il est, comme vous le savez, en Auvergne depuis trois semaines : la vente d'une de ses terres l'y retient.

DE SORBIN

Je ne vous demande pas des nouvelles de la baronne : je vous ai aperçu avec elle avant-hier à l'Opéra ; elle était resplendissante de fraîcheur et de beauté.

ARTHUR

Ah ! vous m'avez vu ?... Oui, elle va mieux, beaucoup mieux.

DE SORBIN

Je croyais qu'elle devait faire avec son mari un voyage à Naples.

ARTHUR

Sa santé, en se raffermissant, l'a rendu inutile... Je suis passé chez vous hier pour avoir l'honneur de vous voir...

DE SORBIN

On me l'a dit : voilà pourquoi, en allant au ministère, je suis entré chez vous.

ARTHUR

Ne vous verra-t-on point à notre soirée ?... C'est un anniversaire de naissance de ma femme : elle a aujourd'hui dix-huit ans... Ce serait mal de ne point y venir.

DE SORBIN

Si fait, je n'y manquerai pas... Mais j'ai pensé que vous aviez peut-être à me parler, et ce n'était pas au milieu d'une réunion...

ARTHUR

Je voulais vous demander comme vont mes affaires au ministère.

DE SORBIN

Très-bien.

ARTHUR

C'est que, les motifs qui me retenaient à Paris n'existant plus...

DE SORBIN

Ah ! c'est vrai : c'était votre futur mariage qui vous faisait tout refuser... Eh bien, mais, si vous consentiez à partir, le ministre des relations extérieures cherche, pour une affaire très-importante, quelqu'un qu'il puisse envoyer à Saint-Pétersbourg... Accepteriez-vous une mission pour cette ville ?

ARTHUR

Peu m'importe : j'accepterais tout, pourvu que j'eusse un prétexte suffisant pour quitter Paris.

DE SORBIN

Eh bien, cela pourra s'arranger.

ARTHUR

Oh ! merci !... Je n'ai pas besoin de vous dire que les mêmes motifs qui me font désirer de partir me font désirer aussi que cette demande que je vous fais reste secrète jusqu'au moment...

DE SORBIN

Soyez tranquille : je vais travailler avec le ministre en sortant d'ici : je lui parlerai de votre affaire, et j'espère, ce soir même, avoir de bonnes nouvelles à vous en donner.

ARTHUR

Vous êtes un homme charmant !... Vous partez déjà ?

DE SORBIN

J'avais à peine le temps de vous dire bonjour ; mais je voulais savoir pourquoi vous étiez passé chez moi... Depuis votre mariage, on vous voit si peu, que c'était un événement... À propos, et madame ?...

ARTHUR

Un peu souffrante.

DE SORBIN

Ah ! est-ce que ?...

TERESA

ARTHUR

Oh ! mon Dieu, non.

DE SORBIN

À ce soir.

ARTHUR

Oui... Merci, mille fois merci.

DE SORBIN

Laissez donc... Adieu.

Scène III

Arthur, seul.

Oh ! si Teresa savait que je pense à la quitter !... Mais aussi je ne puis songer sans frémir au retour du baron... En son absence, nous n'avons à craindre que les yeux d'Amélie, qu'il est facile de tromper, tant elle est naïve... Et cependant, en face de cette enfant le supplice commence déjà.

Scène IV

Arthur, Teresa.

Teresa s'approche tout doucement
par derrière Arthur, et lui donne sa main à baiser.

ARTHUR, tressaillant

Ah !...

TERESA

Eh bien, c'est moi... Je vous fais peur ?

ARTHUR

Oh ! non, Teresa.

TERESA

Je viens de donner tous mes ordres pour notre petite fête... Concevez-vous, Arthur ? le monde, c'est un moyen de s'isoler : nous serons plus libres en face de cent personnes que nous ne le sommes dans nos soirées avec Amélie... Oh ! le monde, l'enivrement des lumières, le bruissement de la musique, au milieu duquel les regards se croisent sans être épiés, les mains se tou-

chent sans être vues, un mot d'amour s'échange sans être écouté... Je n'ai jamais tant aimé le bal et le spectacle !

ARTHUR

Et vous êtes heureuse, Teresa ?

TERESA

Oui, car je veux l'être... Il faut que je le sois.

ARTHUR

Tant mieux !

TERESA

Que vous êtes cruel, Arthur !... Laissez-moi donc vivre de cette vie factice qui me fait oublier... Laissez-moi la fièvre et l'agitation qui m'éblouissent... Oui, oui, tant que je vous verrai là, Arthur, que je toucherai de temps en temps votre main, que je verrai vos yeux fixés sur les miens, comme en ce moment... eh bien, j'oublierai le passé, où il y a un crime ; j'oublierai l'avenir, où il y a un remords, pour le présent, le présent heureux, enivrant, insoucieux... Oh ! vous ne saviez pas encore comment aime une femme, Arthur !... mais son amour devient sa vie ; il se mêle à son sang, elle le respire avec l'air !...

ARTHUR

Chère Teresa !... Il faudrait cependant un peu songer à l'avenir, au retour du baron qui ne peut tarder.

TERESA

Et pourquoi y songer ? Laisse-moi oublier tout cela plutôt... Est-ce que je songe à la mort, qui, elle aussi, peut venir d'un moment à l'autre ? Non, je suis rassurée par les battements de mon cœur, que je sens encore jeune pour la vie ; je suis rassurée par mon amour, qui survivra à tout... Et puis, vienne le malheur, vienne la mort ! j'aurai du moins connu les moments heureux de cette vie.

ARTHUR

Oh ! Teresa, que je t'envie !

TERESA

Eh bien, fais comme moi : oublie tout avec moi. Oh ! si tu m'aimais comme je t'aime !... Il m'est venu quelquefois une

pensée...

ARTHUR

Laquelle ?

TERESA

Je te le dirai quand nous serons malheureux ; c'est alors que je verrai jusqu'à quel point tu étais digne de cet amour d'Italienne que tu invoquais autrefois, et qu'aujourd'hui... Arthur, je te soupçonne de ne pas comprendre... Allons, Arthur, allons, du courage...

PAOLO, entrant

Le courrier du baron entre dans la cour, et ne précède son maître que de quelques instants.

TERESA, tombant sur un fauteuil

Ah !

ARTHUR

Laisse-nous, Paolo. (Paolo sort.) Teresa ! Teresa ! à ton tour, du courage !

TERESA

Il arrive !... entends-tu ? il arrive !...

ARTHUR

Avais-tu donc véritablement oublié qu'il dût revenir ?

TERESA

Oh ! non, non... Seulement, j'étais moins égoïste que toi : je ne voulais pas t'affliger de ma peine... Je voulais te faire oublier, si je n'oubliais pas... Oublier !... oh ! non pas... Mais il n'y aurait pas de Dieu si l'on oubliait... Arthur, sois content : depuis mon crime, je n'ai pas eu une heure, une minute de repos... Le vieillard, il a toujours été là : dans ma veille, dans mon sommeil, dans mes plaisirs, je le voyais... Et, quand je cachais ma tête échevelée dans ses bras, Arthur, tu croyais que c'était de l'amour... C'était de la terreur.

ARTHUR

Oh ! mon Dieu !...

TERESA

N'est-ce pas que j'étais digne d'envie ?

ARTHUR

Oh ! non, non !...

TERESA

Eh bien, maintenant, qui de nous aimait le mieux, de toi qui tâchais de m'épouvanter de tes craintes, ou de moi qui voulais te rassurer avec mon amour ?

ARTHUR

Oh ! je t'aime pourtant bien, Teresa !

TERESA

Pends-y garde ! ces paroles, à cette heure, sont un engagement... Oserais-tu les répéter ? m'aimes-tu toujours autant, Arthur ?

ARTHUR

Oui... oui...

TERESA

Tu sais que je te disais qu'une pensée m'était venue...

ARTHUR

Eh bien ?

TERESA

Que je la réservais pour des temps malheureux...

ARTHUR

Laquelle ? laquelle ? Voyons !...

TERESA

Tu n'oseras pas !...

ARTHUR

Qu'est-ce donc ?...

TERESA

Écoute !... Comprends-tu qu'une femme qui a manqué au plus saint de tous les devoirs, qui a manqué sans rien de ce qui fait excuser une faute... car ne crois pas que rien m'excuse à mes propres yeux, moi... Non, le baron était bon et m'aimait : tout ce que je pouvais désirer était accompli à l'instant... et je suis bien criminelle ! va, je le sais !... Eh bien, dis-je, crois-tu qu'une femme qui, comme moi, n'avait aucune excuse pour trahir, puisse revoir en face celui qu'elle a trahi, embrasser ses cheveux blancs,

dormir sur sa poitrine ?... Oh ! dis, dis, le crois-tu ?...

ARTHUR

Teresa !...

TERESA

Mais dis-moi donc si tu le crois ; je ne te demande que cela !

ARTHUR

Hélas !... non...

TERESA

Ah ! tu es comme moi, n'est-ce pas ?... Tu comprends le crime et non l'effronterie... Eh bien, je suis cette femme que rien ne peut excuser : mon mari va revenir... et, tu l'as dit, je ne puis le revoir !...

ARTHUR

Si cependant...

TERESA

Ah ! c'est qu'il n'y a pas de milieu, vois-tu !... une fois sur le chemin où tu m'as poussée, il ne faut regarder ni de côté ni en arrière : il faut aller toujours... toujours... et, s'il y a un abîme devant soi... eh bien, il faut y tomber... Es-tu prêt à fuir, Arthur ?

ARTHUR

Oh ! impossible !

TERESA

Je t'avais bien dit que tu n'oserais pas !...

ARTHUR

Mais c'est ce vieillard... Tu l'oublies donc ?

TERESA

Oui, oui !... comme l'assassin oublie la victime... Je ne l'oublie pas : je veux le fuir...

ARTHUR

Oh ! mais l'abandonner dans la vieillesse et la douleur !... quelque part que nous fuyions, entendre ses malédictions qui nous poursuivent ! Oh ! je ne le quitterai pas ainsi...

TERESA

Tu mens !... Ce n'est pas lui qui te retient !

ARTHUR

Et qui donc ?

TERESA

Quand on se connaît comme nous nous connaissons, on voit clair dans le cœur l'un de l'autre... et souvent c'est là le premier supplice ! Ce n'est pas ce vieillard qui te retient, Arthur...

ARTHUR

Et qui donc, mon Dieu ?...

TERESA

Sa fille !... Amélie, ta femme !...

ARTHUR

Teresa, je te jure...

TERESA

Ne jure pas !...

ARTHUR

Eh bien, oui... Pardon, Teresa.

TERESA

Ah !...

ARTHUR

Cette enfant que j'ai rendue malheureuse...

TERESA

Et moi donc !

ARTHUR

Cette enfant si douce, si craintive !... qui, infortunée, m'a caché ses douleurs... qui, pleurant, m'a caché ses larmes... dont la voix s'altère... dont la santé s'affaiblit... cette enfant que j'avais promis de rendre heureuse...

TERESA

Tu ne m'avais rien promis, à moi, n'est-ce pas ?

ARTHUR

Oh ! grâce, grâce, Teresa !

TERESA

C'est bien... Je n'étais que criminelle : tu veux que je sois hypocrite... Je pouvais, en face de toi, pleurer seulement... Tu veux encore que je rougisse !... Eh bien, crime et honte, j'accep-

terai tout ce qui viendra de toi... J'attendrai le baron.

ARTHUR

Une voiture !... (Teresa va à la fenêtre.) Eh bien ?

TERESA

C'est lui.

ARTHUR

Où me cacher ?... Oh ! pardonne-moi, Teresa !... pardonne-moi !...

TERESA

Retirez-vous... Vous me perdriez !...

(Arthur sort.)

TERESA, seule

Allons, Teresa, allons !... un sourire sur les lèvres... et qui pourra distinguer si ta rougeur est celle de la honte ou de la joie ?...

Scène V

Teresa, Delaunay, Amélie, Dulau.

DELAUNAY, dans l'antichambre

Mais où est donc Teresa ?... Teresa, où est-elle ?...

AMÉLIE

Ah ! mon père, tenez, la voilà !

DELAUNAY, embrassant Teresa

Oh ! c'est mal à toi !... Comment, Laure, Dulau, Amélie, attendent en bas mon retour, viennent au-devant de moi pour me revoir un instant plus tôt... et toi !...

TERESA

J'allais descendre...

DELAUNAY

Oh ! je te pardonne en te voyant si fraîche, si jolie... Amélie, amène-moi Arthur. (Amélie sort.) Ta santé, ta santé si chère !... elle est donc rétablie, ma Teresa ?

TERESA

Oui, je suis heureuse...

DELAUNAY, l'embrassant encore

Oh ! laisse-moi... Tu sais ce que je voulais faire pour te rendre au bonheur.

DULAU

Oui, nous quitter.

TERESA

Je sais que vous êtes bon et généreux entre les hommes... et, s'il est des instants où je n'ai pas apprécié votre cœur... ah ! Dieu sait que ce n'est pas dans celui-ci !...

Scène VI

Les mêmes, Arthur, Amélie.

AMÉLIE

Mais venez donc, Arthur ! je vous dis que c'est mon père.

DELAUNAY

Eh ! viens donc... Mais il faut que j'aille chercher tout le monde... Ah çà ! mais qu'est-ce que tu fais ?... tu me baises la main ? Est-ce que tu es fou ?

ARTHUR

Oh ! mon père...

DULAU, à part

Ce jeune homme n'est décidément plus le même... J'en préviendrai Delaunay.

DELAUNAY

Revenons à toi, ma petite Amélie... Je te trouve pâle, changée.

AMÉLIE, tristement

Moi ?... Oh ! ce n'est rien.

DELAUNAY

Ne trouves-tu pas, Arthur ?

ARTHUR

Je ne sais... Mais non... (À part.) Oh ! mon Dieu !...

DELAUNAY, à Amélie

Tu ne m'attendais pas aujourd'hui, hein ?... Mais j'ai pensé à ton anniversaire : je n'ai pas voulu le passer loin de toi, sans venir t'embrasser. J'ai pris la poste, j'ai couru nuit et jour, et me

voilà... Êtes-vous contents de me revoir ?

AMÉLIE

Oh ! oui.

TERESA, à Arthur, tremblant et embarrassé

J'ai pitié; de vous. (À Delaunay.) Vous devez être bien fatigué, mon ami ; cependant, vous le savez, aujourd'hui nous avons une fête, et, si vous voulez y paraître, il faut songer à votre toilette.

DELAUNAY

Oui, oui ; d'ailleurs, j'ai mille choses à te dire.

DULAU, bas, à Delaunay

J'ai aussi à te parler.

DELAUNAY

À moi ?...

DULAU

Chut !

DELAUNAY

Qu'est-ce donc ?... Allons, Dulau, viens avec nous. Teresa, nous t'attendons.

TERESA, à part

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! donne-moi des forces !

Scène VII

Amélie, Arthur.

AMÉLIE

Vous vous en allez, Arthur ?

ARTHUR

Oui : je rentrais pour travailler... Aviez-vous quelque chose à me dire ?

AMÉLIE

Un mot seulement, et je vous laisse.

ARTHUR

Dites, Amélie.

AMÉLIE

Mon père m'a trouvée pâle et changée...

ARTHUR

C'est vrai ; et je m'en suis aperçu moi-même.

AMÉLIE

Ah ! tant mieux !... Croyez-vous que ce soit sans cause, Arthur ?

ARTHUR

Du moins, cette cause, je ne la connais pas.

AMÉLIE

Je vais vous la dire... Je suis malheureuse !

ARTHUR

Vous !... et pourquoi ?

AMÉLIE

Parce que vous ne m'aimez plus.

ARTHUR

Oh ! Amélie !...

AMÉLIE

Vous ne m'aimez plus, Arthur, et il faut que ce soit ma faute... et j'ai cherché en moi tout ce qui pouvait avoir refroidi votre amour : il me semble que je suis toujours la même ; seulement, moi, je vous aime davantage.

ARTHUR

Et qui peut vous faire penser ?...

AMÉLIE

Tout. D'ailleurs, prissiez-vous la peine de dissimuler votre froideur, il y a dans le cœur qui aime un instinct qui la ferait deviner, Arthur ; mais vous ne vous imposez même pas cette contrainte.

ARTHUR

Comment !...

AMÉLIE

C'est votre faute ; pourquoi m'avez-vous habituée à être chérie, entourée de soins, d'amour ? Je m'y suis faite, et maintenant, maintenant que vous êtes distrait, préoccupé toujours...

ARTHUR

Moi ?...

AMÉLIE

Tenez, dans ce moment même, eh bien, je vous impatiente, je vous fatigue... Écoutez, écoutez une prière... une prière que je vous fais à genoux...

ARTHUR

Oh ! Amélie !...

AMÉLIE

Oui, une prière.

ARTHUR

Laquelle ?...

AMÉLIE

Prenez sur vous de cacher votre indifférence à mon père : cela le rendrait trop malheureux ! Devant lui... devant lui seulement, soyez bon pour moi comme vous l'étiez... Oh ! vous ne savez pas comme il m'aime, lui, et comme il souffrirait !... Eh bien, quand nous serons seuls, je ne vous demanderai rien : vous ne me parlerez pas si vous voulez... Je me tiendrai dans ma chambre et vous laisserai dans la vôtre... Oh ! oui... oui, j'en aurai le courage... Mais que mon père le sache !... que je voie pleurer mon père !... Oh ! Arthur... oh ! je n'en aurais pas la force.

ARTHUR

Amélie !... chère Amélie !... je t'aime cependant.

AMÉLIE, lui mettant la main sur le cœur

Ah ! ce que tu dis ne vient pas de là, vois-tu !... Ce n'est plus l'accent d'autrefois, qui faisait que tes paroles persuadaient, que tu m'aurais fait croire aux choses les plus impossibles... Non, je ne réclame rien, rien que ce que je viens de te dire... N'est-ce pas que, devant mon père, tu prendras sur toi de paraître m'aimer ?...

ARTHUR

Oh ! oui, oui !... plains-moi, Amélie : je suis bien malheureux !... Mais tout cela changera, je te le jure !...

AMÉLIE

Mais, mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

ARTHUR

Rien... rien que je puisse te dire, du moins... Des tourments,

des chagrins à moi seul.

AMÉLIE

Quand tu m'aimais, ils eussent été à nous deux...

ARTHUR

Encore !...

AMÉLIE

Non...

ARTHUR

Amélie, c'est la solitude qu'il me faut.

AMÉLIE

Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire : vous pouvez vous retirer, Arthur.

ARTHUR

Oui ; mais je reviendrai bientôt, Amélie... J'ai tout arrangé pour un plan de vie à venir... pour que nous ne nous quittions pas, pour que...

AMÉLIE

Ce que vous ferez sera bien fait.

ARTHUR

Allons, allons...

AMÉLIE, souriant

Au revoir.

ARTHUR, rentrant chez lui

Que je souffre !...

Scène VIII

Amélie, seule.

Oh ! qui me rendra mon Arthur d'autrefois, son air empressé, prévenant, mon Arthur au front riant, à la bouche joyeuse ? Des chagrins à lui seul, dit-il... Oh ! ils sont à nous deux, car je les connais... Il aime... il aime une autre femme !... Oh ! pauvre Amélie !... Mon Dieu, mon Dieu !

Scène IX
Amélie, Laure.

LAURE

Qu'as-tu donc ?

AMÉLIE

Moi ? Rien...

LAURE

Tu as pleuré, Amélie !... tu pleures encore !...

AMÉLIE

Non, non, tu te trompes... Pourquoi pleurerais-je ?...

LAURE

Je ne sais ; mais tes yeux sont rouges, ta poitrine est oppressée...

AMÉLIE

Mais je t'assure que tu te trompes...

LAURE

Je me trompe !... et ta voix est pleine de larmes. Mais qu'as-tu donc ?

AMÉLIE, sanglotant

Oh ! je suis bien malheureuse !...

LAURE

Malheureuse !... et je ne le sais pas, moi, ton amie d'enfance, ta sœur !

AMÉLIE

Laure, ma bonne Laure... Oh ! oui, je voudrais bien te dire ce que j'ai...

LAURE

Parler de ses peines, c'est déjà s'en consoler... Voyons, parle !... qu'as-tu donc ?

AMÉLIE

Oh ! c'est une chose affreuse qui me déchire, qui me torture ; des tourments dont je n'avais pas l'idée... Oh ! Laure, Laure !... je suis jalouse !

LAURE

Jalouse ! et de qui donc ?

AMÉLIE

De qui, si ce n'est d'Arthur ?

LAURE

D'Arthur ?

AMÉLIE

Oui.

LAURE

Comment, Arthur te trompe ?

AMÉLIE

Oui, oui... N'est-ce pas que c'est horrible ?... Moi qui l'aime tant !... il en aime une autre... une autre que son Amélie !

LAURE

Mais c'est incroyable !

AMÉLIE

J'en suis sûre !

LAURE

Comment cela ?

AMÉLIE

Écoute : il reçoit des lettres qu'il me cache... L'autre jour, je l'ai vu en recevoir une : il la baisait, la pressait sur son cœur... Oh ! tu n'as pas d'idée de ce que c'est que la jalousie !... cela glace tout... C'est au point que j'avais un secret à lui dire, un secret qui, en tout autre temps, nous aurait comblés de joie tous deux... Eh bien, je ne m'en sens pas le courage !

LAURE

Et ces lettres ?...

AMÉLIE

J'ai remarqué où il les cache, car vingt fois... j'ai honte de t'avouer cela, Laure... mais vingt fois j'ai été sur le point... Ce serait bien mal, n'est-ce pas ?

LAURE

Et où les cache-t-il ?

AMÉLIE

Dans un tiroir secret du chiffonnier qui est dans le boudoir. Il les met dans un portefeuille, où je suis certaine qu'il y en a beaucoup, et il renferme le portefeuille dans ce tiroir.

LAURE

Comment ! tu as un pareil soupçon, et tu ne t'en assures pas ?

AMÉLIE

De quelle manière ?

LAURE

Il me semble qu'il n'y en a qu'une seule...

AMÉLIE

Oh ! ce serait affreux !

LAURE

Mais peut-être ôte-t-il avec soin la clef du chiffonnier ?

AMÉLIE, tirant une clef de sa poitrine

J'en ai une qu'il ne connaît pas.

LAURE

Veux-tu que j'aïlle avec toi ?...

AMÉLIE

Oh ! non, non... Arthur n'aurait qu'à nous surprendre ensemble !...

LAURE

Eh bien, vas-y seule.

AMÉLIE

Je n'aurai jamais le courage de lire une de ces lettres.

LAURE

Écoute : apporte ici le portefeuille tout entier ; et, moi, je l'ouvrirai, et te dirai... que tu es une petite folle de t'être inquiétée ainsi, car je suis sûre que ces lettres sont des papiers d'affaires et non des lettres d'amour, et tu les reporteras tout de suite.

AMÉLIE

Tu seras discrète, Laure !... Oh ! tu as raison : je suis si malheureuse, qu'il faut que cette incertitude cesse... Et si c'est mal... eh bien, Dieu qui voit ce que je souffre me pardonnera peut-être !

LAURE

Du courage !... Je t'attends.

(Au moment où Amélie entre chez elle,
Delaunay sort de son appartement.)

Scène X

Delaunay, Laure.

DELAUNAY, à part

Ce que m'a dit Dulau est bien étrange... (Apercevant Laure.)
Laure !...

LAURE

Monsieur !...

DELAUNAY

Où est Amélie ?

LAURE

Mais... chez son mari, je crois...

DELAUNAY

Bien.

LAURE

Elle va revenir...

DELAUNAY

Je voulais te demander quelque chose, Laure... Je me suis aperçu de la pâleur d'Amélie... Cela m'inquiète... Aurait-elle des chagrins ?

LAURE, hésitant

Des chagrins ?... Oui, monsieur...

DELAUNAY

Et qui aurait le courage d'en faire à cet ange ? Ce n'est pas Arthur, j'espère ?...

LAURE

Écoutez... Vous ne le direz pas ?...

DELAUNAY

Parle.

LAURE

Eh bien, c'est lui !

DELAUNAY

Oh !... je vais le trouver à l'instant.

LAURE

Non, non !... n'y allez pas... Amélie s'est peut-être trompée...

DELAUNAY

Eh bien, Arthur est homme d'honneur, et il me dira...

LAURE

Non, monsieur, non : mieux vaut attendre... Amélie, tout à l'heure, va savoir si elle se trompait ou non.

DELAUNAY

Comment cela ?...

LAURE

Des lettres...

DELAUNAY

Des lettres entre les mains d'Amélie !...

LAURE

Non !... elle n'osera pas les ouvrir... Elle allait les apporter ici, et toutes deux...

DELAUNAY, sévèrement

Sortez, Laure.

LAURE

Mais Amélie...

DELAUNAY

Pressez la baronne d'achever sa toilette, et faites, je vous prie, allumer les lustres.

LAURE

Vous ne m'en voulez pas ?...

DELAUNAY, avec plus de douceur

Non, mon enfant... Mais laissez-moi.

Scène XI

Delaunay, puis Amélie.

DELAUNAY

Oh ! si cela était, ce serait bien affreux !... Une enfant que je confie à son honneur, pure et naïve, la tromper !... Oh ! cette peti-

te fille ne sait ce qu'elle dit : c'est impossible !

AMÉLIE

Tiens, Laure, les voilà... (Apercevant Delaunay.) Mon père !...

DELAUNAY

Amélie, donne-moi ce portefeuille.

AMÉLIE

Comment !... comment !... vous voulez... ?

DELAUNAY

Je sais tout.

AMÉLIE, se jetant dans ses bras

Ah !...

DELAUNAY

Tu souffres... et tu te plains à d'autres, mon enfant !... Ne suis-je plus ton père, ton bon père ?...

AMÉLIE

Oh ! si, si, toujours mon père chéri !...

DELAUNAY

Pourquoi avouer à Laure ce que tu n'aurais dû dire qu'à moi ?

AMÉLIE

Oh ! mon père, elle m'a surprise pleurant...

DELAUNAY

Tu es donc bien malheureuse, pauvre Amélie ?

AMÉLIE

Oui, bien malheureuse !

DELAUNAY

Et ces lettres, tu soupçonnes qu'elles sont d'une rivale ?

AMÉLIE

J'en suis sûre !

DELAUNAY

Et tu allais confier à Laure, à une enfant, un secret de cette importance !... Ces lettres, Amélie, c'est le déshonneur d'une femme... d'un mari peut-être... et tu allais jeter au vent leur réputation !...

AMÉLIE

Oh ! j'ai eu tort, c'est vrai ; mais j'étais folle, j'avais la tête

perdue, je ne savais plus ce que je faisais.

DELAUNAY

Donne-moi ces lettres.

AMÉLIE

Les voici, mon père... Si elles ne sont pas d'une femme, avouez tout à Arthur, et demandez-lui pardon pour moi ; si je ne me trompais pas, rendez-moi le portefeuille : je le remettrai où je l'ai pris... Mais cachez-moi le nom de cette femme... je la haïrais... Puis serrez-moi bien fort sur votre cœur, car j'aurai bien besoin de votre amour et de votre pitié... Et surtout, pardonnez à Arthur, comme d'avance je lui pardonne.

DELAUNAY

Sois tranquille, mon enfant : je serai prudent.

AMÉLIE

Embrassez-moi, mon père... cela me portera bonheur... Adieu !... adieu !... Oh ! si je me suis trompée, dites-le-moi bien vite !...

(Pendant cette scène, on a allumé les lustres de l'antichambre.)

Scène XII

Delaunay, seul.

Pauvre enfant !... si jeune et déjà souffrir ! Oui, l'embarras d'Arthur, en me revoyant, m'avait frappé ; la pâleur d'Amélie m'avait serré le cœur... Un secret de cette importance qui allait être abandonné à ces deux enfants !... (Ouvrant le portefeuille.) Un portrait de femme !... Teresa !... le portrait de Teresa entre les mains d'Arthur ! D'où vient cela donc ?... Ces lettres !... voyons ces lettres... L'écriture de Teresa ! (Ouvrant.) « Cher Arthur... » Malédiction !... Mais non, c'est folie !... et j'ai mal lu... Voyons... Oh ! l'infâme !... C'était elle qu'il avait connue à Naples, qu'il avait aimée ! et c'est moi qui la lui ramène !... Enfer ! Oh ! à moi, à moi !... quelque chose que je brise, que je déchire !... Oh ! Arthur !... C'est du sang, du sang qu'il me faut !... – Un éclat, une querelle, dont il faudra dire la cause ?... Insensé !... Où, comment

chercher un prétexte ?... Il peut tarder à se présenter, et moi, pendant ce temps... moi, moi, j'étouffe !... Mon cœur peut se briser, je puis mourir... mourir et ne pas me venger !... et les laisser... Oh ! c'est impossible !... Je vais lui faire dire de venir ici, de venir me trouver... et là, seul à seul...

LE DOMESTIQUE, annonçant

M. de Serçannes, M. le général Clément.

DELAUNAY

Mais que veulent ces hommes ? que viennent-ils faire ici ?...
Ah ! oui... un anniversaire... une fête... Oh !

Scène XIII

Delaunay, le général Clément, divers invités, Dulau,
qui va au-devant d'eux ; puis M. de Sorbin, Teresa, Arthur.

LE GÉNÉRAL

Ah ! bonsoir, mon cher Delaunay.

DELAUNAY

Bonsoir, général... Je suis heureux de vous voir...

DULAU

Serviteur, général... C'est une soirée d'anniversaire que nous vous donnons ; et ces jours-là sont comptés dans la vie d'un père.

DELAUNAY

Oui... oui... ce sont des jours joyeux !... (À M. de Serçannes.)
Monsieur...

LE DOMESTIQUE, annonçant

M. de Sorbin.

DE SORBIN, au domestique

Je voudrais parler à Arthur avant d'entrer au salon...

LE DOMESTIQUE

Il est chez lui.

TERESA, sortant de chez elle en grande toilette

Comment ! messieurs, vous êtes arrivés, et vous me laissez seule ?

LE GÉNÉRAL

Oh ! madame, nous ne savions pas...

DELAUNAY, à part

Sa Teresa !...

DULAU

Venez, venez, monsieur de Serçannes : la table de boston vous attend... Je serai des vôtres... Nous ne dansons plus, nous.

TERESA

Monsieur le général, veuillez passer au salon.

DELAUNAY

Non, non, je retiens le général... Recevez ces dames.

TERESA, à une jeune fille

Vous êtes toujours charmante, mon enfant... Entrez au salon : vous y trouverez Laure et Amélie et votre bon ami Dulau, que vous aimez tant à faire enrager.

(Arthur et de Sorbin sortent de chez Arthur.)

DE SORBIN, à Teresa

Madame...

TERESA

Nous allons vous voir au salon, messieurs ?...

ARTHUR

Dans un instant.

(Teresa sort.)

DELAUNAY

Ah !

DE SORBIN, désignant Arthur

Messieurs, je vous présente un envoyé extraordinaire de la cour de France à Saint-Pétersbourg.

DELAUNAY

Arthur !...

LE GÉNÉRAL et M. DE SERÇANNES

Ah ! monsieur, recevez tous nos compliments.

M. DE SERÇANNES

Et depuis quand cette bonne nouvelle ?

ARTHUR

Depuis ce soir seulement... Et place et nouvelle, je dois tout à monsieur...

DE SORBIN

La modestie l'empêche d'ajouter que Sa Majesté joint à cette place le titre de baron et la croix de la Légion d'honneur.

LE GÉNÉRAL

Comment ! mais c'est magnifique !... Recevez mon compliment bien sincère.

ARTHUR

Et vous, mon père ?...

DELAUNAY, à part

Son père !...

ARTHUR

Vous ne me faites pas le vôtre ?...

DELAUNAY

En effet, monsieur, il y a de quoi !

ARTHUR

Cependant, mon père... monsieur... j'aurais cru que plus que personne...

DELAUNAY

J'applaudirais à une injustice, n'est-ce pas, parce qu'elle favoriserait mon gendre, et que je trouverais que cela était bien, parce que cela était avantageux ?... Vous vous êtes trompé.

ARTHUR, stupéfait

Mais je ne puis m'expliquer...

DELAUNAY

Je vais le faire, moi !

LE GÉNÉRAL

Mais, Delaunay...

DELAUNAY

Ah ! laissez-moi, général... Comment ! une telle injustice ne vous révolte pas ?... et vous restez muet ?... Une place d'envoyé extraordinaire, je conçois cela : quand on ne sait que faire d'un homme... qu'un homme n'est bon à rien, et que cependant l'oreille d'un ministre se lasse d'entendre prononcer son nom, on en fait un envoyé extraordinaire, ou un conseiller d'État... Très-bien !

ARTHUR

Oh ! mais que dites-vous ?...

DELAUNAY

Silence, monsieur !... Mais qu'à cet homme, qui n'a encore rien fait pour son pays, qui garde encore dans ses veines tout son sang d'enfant, on donne le même titre qu'à celui dont les cheveux ont blanchi dans les fatigues des bivacs, la même récompense qu'à l'homme dont le sang a coulé sur vingt champs de bataille... Oh ! mais c'est une amère dérision de tout ce qui est noble et grand, c'est à n'oser plus saluer dans la rue celui qui porte le même ruban et le même titre que soi !

LE GÉNÉRAL

Mon ami !... mon ami !

DELAUNAY

Que si l'on veut absolument chamarrer ces jeunes poitrines, que s'il faut des titres à ajouter au nom de baptême de pareils enfants, eh bien, qu'on les envoie auprès du saint-père : il les nommera chevaliers servants, et les décorera de l'Éperon d'or.

DE SORBIN, à Arthur

Mon ami, la colère de votre père vient de ce que vous avez la croix, et que lui...

ARTHUR

Oh ! vous avez raison.

DE SORBIN

Dites-lui que nous ferons ce que nous pourrons.

ARTHUR

Mon père, je conçois qu'il vous soit pénible, à vous, vieux militaire de l'Empire, de voir à un jeune homme, qui avoue n'avoir rien fait pour l'avoir, une croix que vous avez tant de fois mérité de porter... Mais croyez que le ministre ne se refusera pas à nos sollicitations...

DELAUNAY

Merci !... Vous me protégerez, n'est-ce pas ?... Fat !...

ARTHUR

Oh !... monsieur...

DELAUNAY

Il vous faudrait quatre ans de votre vie, rien que pour aller, de champ de bataille en champ de bataille, reconnaître où le sang de votre protégé a coulé... Oh ! non, non, merci !... Votre temps est trop précieux, et ce serait une tâche trop longue.

DE SORBIN

Mais, monsieur, cette croix donnée à Arthur est aussi une récompense du sang versé : son père est tombé dans la Vendée, combattant pour la cause royale.

DELAUNAY

Contre laquelle je combattais à cette époque... Je conçois qu'on fasse entre nous deux quelque différence : son père combattait pour un homme ; moi, je combattais pour la France !

ARTHUR

Ah ! monsieur !... j'ai pu supporter les injures qui n'étaient adressées qu'à moi, mais celles qui s'adressent à mon père...

DELAUNAY

Tout homme qui porte les armes contre son pays est un traître... et son fils est un fils de traître !

ARTHUR

Monsieur, quand le sang coule bravement pour un principe, quel que soit ce principe, la blessure dont il coule peut se montrer à tous, car elle est honorable.

DELAUNAY

Arthur, vous aviez dit que vous ne laisseriez pas insulter votre père... et je l'ai insulté, et je l'insulte encore... J'ai foulé aux pieds sa mémoire.

ARTHUR

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

DELAUNAY

Je vous ai déjà dit que vous étiez un fat ; je me suis trompé : vous êtes un lâche ! et si ce n'est point assez (lui jetant les morceaux de son gant à la figure), tenez !

ARTHUR

Puisque vous m'y forcez, monsieur...

DELAUNAY

Allons donc ! Demain, à six heures, au bois de Boulogne...
Général, vous serez mon témoin.

LE GÉNÉRAL

Mais, Delaunay !

DELAUNAY, lui prenant la main

C'est un duel irrémissible, un duel à mort, entendez-vous ?...
(Voyant Amélie.) Ma fille !... Il faut que cette enfant ignore tout,
messieurs. Rentrez au salon, je vous prie. Oh ! je serai donc
vengé !...

Scène XIV

Delaunay, Amélie.

AMÉLIE

Oh ! mon père !... que je suis contente, que je suis heu-
reuse !...

DELAUNAY

Heureuse ! contente !... et de quoi, Amélie ?

AMÉLIE

Oh ! ne t'ai-je pas vu donner la main à Arthur ? N'ai-je pas
tout deviné, alors ?

DELAUNAY

Et qu'as-tu deviné ?

AMÉLIE

Qu'il n'était pas coupable, puisque tu te réconcilies avec lui...
que ces lettres n'étaient pas d'une femme... N'est-ce pas, c'était
cela ?

DELAUNAY

Oui, c'était cela, ma fille.

AMÉLIE

Oh ! bien sûr ?

DELAUNAY

Je te le dis... (À part.) Pauvre enfant !

AMÉLIE

Et je puis l'aimer autant qu'auparavant... et davantage encore,

car...

DELAUNAY

Eh bien ?...

AMÉLIE

Oh ! nouvelle... que je ne lui ai pas dite, car je croyais qu'il ne m'aimait plus... et que je n'ai voulu te dire à toi qu'aujourd'hui, jour de mon anniversaire, jour de fête...

DELAUNAY

Oh !... quelle était-elle donc ?...

AMÉLIE

Ma pâleur, que tu as remarquée...

DELAUNAY

Eh bien ?

AMÉLIE

Elle n'était point causée par mes seuls chagrins... Je souffre...

DELAUNAY

Toi !...

AMÉLIE

Oh ! mais des souffrances bien douces... dont je connais la cause, et dont la cause m'est bien chère !... Comprends-tu ?

DELAUNAY

Non...

AMÉLIE

Eh bien...

DELAUNAY

Eh bien ?

AMÉLIE

Maintenant, quand je prie Dieu pour les jours d'Arthur, je prie non-seulement pour mon mari, mais encore pour le père de mon enfant...

DELAUNAY, à part

Le père de son enfant !... Et demain, la mère veuve ! l'enfant orphelin... Et c'est moi !... Oh ! mais, mon Dieu, c'est un enfer !... (Haut.) Amélie... Amélie, à moi !... Oh ! tu ne sais pas ce que je souffre !... De l'air ! de l'air !...

(Il tombe près de la porte.)

AMÉLIE

Mon père évanoui !... Au secours ! au secours !

(Tout le monde entre et se groupe autour de Delaunay.)

ACTE CINQUIÈME

TERESA

Même décoration. – Cinq heures du matin.

Scène première

Paolo, Teresa.

PAOLO

Que la chaise de poste de M. le baron soit prête dans dix minutes.

TERESA, entrant

Qui a donné ces ordres, Paolo ?

PAOLO

Le baron, signora.

TERESA

Et pour qui ces préparatifs de départ ?

PAOLO

Je l'ignore.

TERESA

C'est bizarre !... Savez-vous pourquoi le baron, après son indisposition, n'est point rentré dans sa chambre ?

PAOLO

Il a dit qu'il se retirait chez M. Dulau : voilà tout ce que je sais.

TERESA

Mais je voudrais le voir : je ne puis rentrer chez moi avec de telles inquiétudes... Je vais monter chez Dulau.

PAOLO

La porte est fermée.

TERESA

Comment ?...

PAOLO

Signora, avez-vous du courage ?

TERESA

TERESA

Qu'est-il donc arrivé ?...

PAOLO

Une querelle avec Arthur.

TERESA

Avec Arthur !... mais légère, sans doute ?

PAOLO

Ils se battent dans deux heures.

TERESA

Grand Dieu !... Qu'est-ce que vous dites donc, Paolo ?... Eux se battre ?... Mais c'est impossible !... le beau-père ! le gendre !... Vous vous trompez, vous avez mal compris...

PAOLO

Quand je n'aurais rien entendu, quand je n'aurais surpris qu'un de leurs gestes, vu qu'un de leurs regards, je vous répéterais qu'ils se battent aujourd'hui... et j'ajouterais que c'est un duel à mort.

TERESA

Oh ! mais c'est de la folie !... Il faut que je voie le baron, que je lui parle... que... j'obtienne de lui...

PAOLO

Et s'il sait tout ?...

TERESA

C'est vrai... Opprobre !... Eh bien, c'est à Arthur qu'il faut que je parle : j'exigerai de lui que ce duel fatal n'ait pas lieu... J'en ai bien le droit, j'espère !... Paolo ! montez chez Arthur... Il rentre à peine : dites-lui de venir, que je l'attends, qu'il faut que je lui parle, que c'est moi, moi, Teresa... Ramenez-le... Voyez-vous, vous le prierez bien... n'est-ce pas ? Oh ! mon Dieu ! Allez, Paolo, allez !...

PAOLO, s'arrêtant

Le baron !...

TERESA

Le baron... Oh ! je n'ose l'attendre... Si je pouvais savoir... Tâchez qu'il s'arrête ici... qu'il vous dise... Et moi, derrière cette

porte... Oh ! mais je suis folle : il ne dira rien : il vient chercher Arthur pour se battre... Oh ! je me jetterai entre eux...

PAOLO

Le voilà !

TERESA, s'échappant

Oh ! mon Dieu !... miséricorde !...

Scène II

Delaunay, Paolo.

DELAUNAY

Paolo !...

PAOLO

Monsieur...

DELAUNAY

Que voulais-je donc dire ?... Ah !... le bal est-il fini depuis longtemps ?

PAOLO

Les dernières personnes sortent à peine.

DELAUNAY

Quelle heure est-il ?

PAOLO

Cinq heures.

DELAUNAY

La chaise de poste ?...

PAOLO

J'ai donné vos ordres.

DELAUNAY

Merci, mon ami... Paolo !...

PAOLO

Monsieur ?

DELAUNAY

Dites à Arthur que je l'attends... Je ne vous l'ordonne point, Paolo, je vous en prie.

PAOLO

J'y vais, monsieur.

Scène III
Delaunay, puis Paolo.

DELAUNAY

Il faut que cela soit ainsi... Malheur à moi !... mais à moi seul... J'ai voulu intervertir l'ordre de la nature : j'ai attaché la mort à la vie, la jeune fille au vieillard... Malheur à moi !... Teresa !... Teresa !... Que de fois j'ai passé le seuil de cette porte avec un cœur joyeux et bondissant comme un cœur de jeune homme !... Insensé que j'étais !... ou plutôt... heureux, heureux que j'étais !...

PAOLO, à la porte

M. Arthur est enfermé : il paraît désirer ne pas descendre.

DELAUNAY

Dites-lui que je l'en prie... entendez-vous bien ?... que je l'en prie. (Paolo sort.) Oui, je comprends : il est encore plus malheureux que moi, lui : je souffre, et il rougit... Allons, allons, du courage !... Que je suis las ! que je suis fatigué !... J'ai vieilli de dix ans depuis hier.

PAOLO, rentrant

Le voilà.

DELAUNAY

C'est bien, mon ami. Laissez-nous seuls.

Scène IV
Delaunay, Arthur.

ARTHUR

Vous me demandez, monsieur ?

DELAUNAY

Oui. Approchez... et asseyez-vous.

ARTHUR

Merci...

DELAUNAY

Hier, monsieur, ma conduite a dû vous paraître étrange ?...

ARTHUR

Il est vrai que j'en cherche la cause.

DELAUNAY

La cause est celle que vous connaissez, n'en cherchez pas d'autre.

ARTHUR, à part, s'essuyant le front

Ah ! je respire...

DELAUNAY

Mais de tels emportements vont mal à mon âge : à soixante ans, on doit connaître les hommes, et, par conséquent, être moins sensible à leurs injustices... J'ai eu tort, monsieur.

ARTHUR

Vous ?...

DELAUNAY

J'ai eu tort, monsieur... et je vous ai prié de venir pour vous faire mes excuses.

ARTHUR

Vous, des excuses à moi, mon Dieu !...

DELAUNAY

Oui... Mais, comme l'offense a été publique, il faut que la réparation le soit ; comme l'outrage a été fait en face d'un homme devant lequel vous devez rester pur pour qu'il vous reste attaché, j'ai écrit à M. de Sorbin, et voici la lettre : c'est vous que je charge de la lui faire tenir.

ARTHUR

Oh ! monsieur...

DELAUNAY

Non : prenez-la, je le désire.

ARTHUR

Mais, moi, monsieur, n'ai-je rien à me reprocher dans... dans... cette querelle ?... ne me reste-t-il rien à faire ?

DELAUNAY

Ce qui vous reste à faire, je vais vous le dire. (Il étend la main et sonne. Un domestique paraît.) La chaise de poste est-elle prête ?

LE DOMESTIQUE

Oui, monsieur le baron.

DELAUNAY

Allez. Vous me demandez ce qui vous reste à faire, monsieur ? Il vous reste à partir.

ARTHUR

Partir !... et quand ?

DELAUNAY

Dans dix minutes.

ARTHUR

Amélie ?...

DELAUNAY

Vous accompagnera.

ARTHUR

Si tôt !...

DELAUNAY

Vous avez une mission pour Saint-Pétersbourg ; vos lettres de créance vous ont été remises hier ; le brevet de votre croix est signé ; vous partez honoré et honorable... n'est-ce pas ?... Que vous faut-il de plus ?

ARTHUR

Mais partir si vite !

DELAUNAY, s'échauffant

Je vous avais insulté et je vous ai fait des excuses ; cette lettre prouve que ce n'est point vous qui êtes un lâche, mais que c'est moi qui en suis un... Que vous faut-il de plus ?...

ARTHUR

Mais, monsieur !

DELAUNAY, plus chaudement encore

Ces injustices qui, hier, m'eussent brisé le cœur, si la colère ne m'eût soulagé... je les enferme aujourd'hui dans ma poitrine ; la haine qu'elles ont excitée en moi, si je ne puis l'éteindre, je la cache du moins ; d'offensé que j'étais, je redescends au rang de suppliant ; je vous supplie de partir... Mais dites-moi, dites-moi donc ce qu'il vous faut encore ?

ARTHUR

Oh ! laissez-moi prendre congé de mes amis, laissez-moi jusqu'à demain...

DELAUNAY

Mais qu'avez-vous donc encore à lui dire ?...

ARTHUR

À qui ?...

DELAUNAY

À celle que vous ni moi ne pouvons nommer désormais en face l'un de l'autre.

ARTHUR

Oh !...

DELAUNAY

Il faut, Arthur, que vous soyez bien aveugle et bien insensé !... Je renonce au seul bien qui me restait dans le monde, à ce qui pouvait me faire fermer la paupière sans maudire Dieu, à la seule chose qui pouvait faire que je dormisse tranquille dans mon tombeau... à la vengeance !... J'y renonce pour ne pas faire ma fille veuve et son enfant orphelin... et vous, vous... vous ne voyez là qu'une lâcheté dont vous profitez, sans en deviner la cause !... Vous croyez donc que l'âge a brisé mes forces, enfant que vous êtes ? Mais songez donc que cette main, si elle serrait la vôtre, vous ferait mettre à genoux de douleur... et que, si elle dirigeait sur votre cœur le bout d'un pistolet ou la pointe d'une épée, plomb ou acier vous irait droit au cœur !... Je voulais que vous partissiez sans explication entre nous deux, et voilà tout ; vous en voulez une : soit. Eh bien, je vous la demande... je vais à vous... Voyons, voyons, si vous osez me la donner debout...

ARTHUR, tombant à genoux

Oh ! grâce, grâce, mon père !...

DELAUNAY

Eh bien, oui... à genoux ! misérable ! à genoux !... Vous mériteriez que je vous brisasse le front avec le pied !... Savez-vous que c'est bien infâme, ce que vous avez fait !... Et, si je n'avais pu supporter votre crime, à vous, si je m'étais brûlé la

cervelle, comme un instant j'en ai eu l'intention... croyez-vous que le sang du vieillard que vous osez encore appeler votre père ne serait pas retombé, pendant l'éternité, goutte à goutte sur votre cœur, dévorant comme du plomb fondu ?... Dites : croyez-vous que vous auriez eu un jour de repos, une nuit de sommeil, un instant de bonheur ?... Dites, le croyez-vous ?

ARTHUR

Oh ! non, non !...

DELAUNAY

Eh bien, quand je veux réserver pour moi seul douleur et insomnies, quand je veux vous épargner un enfer dans ce monde et dans l'autre, quand pour cela je ne vous demande que de partir... ignorant et, par conséquent, sans remords !... non, non ! vous voulez rester ; vous ne devinez rien ; et il faut que je vous dise tout !... Eh bien, vous le savez : partez donc, maintenant, et soyez maudit !

ARTHUR

Oh ! je mourrai là, plutôt que de partir avec votre malédiction.

DELAUNAY

Partez, vous dis-je ! car je puis faire plus que de vous maudire !... Partez... Je vais embrasser et préparer ma fille... Qu'à mon retour je ne vous retrouve pas ici. Après ma mort, vous pourrez y revenir.

ARTHUR

Oh ! votre pardon !

DELAUNAY

Arrière !... (Arthur recule.) Rendez mon Amélie heureuse, monsieur, et, à cette condition, à cette seule condition, entendez-vous ? à l'heure de ma mort je vous pardonnerai peut-être... Mais jusque-là... (Riant.) Oh ! vous raillez !...

(Il rentre chez Amélie : Arthur le suit des yeux.)

– Pendant ce temps, Teresa sort mourante de sa chambre et va s'asseoir à la place où Delaunay était assis.)

Scène V
Teresa, Arthur.

ARTHUR

Quelle honte ! quel abîme ! quel enfer !

TERESA

Oui, vous avez bien raison : c'est horrible !

ARTHUR, se retournant

Teresa !...

TERESA

J'étais derrière cette porte : j'ai tout entendu.

ARTHUR

Oh ! oh !... Je vous l'avais bien dit !...

TERESA

Oui, oui... à moi la faute... à moi seule !... (À part.) Et à moi seule la punition !

ARTHUR

Que faire ?...

TERESA

Partir... Le vieillard ne vous l'a-t-il pas ordonné ?

ARTHUR

Partir !... Et vous ?...

TERESA

Ne vous inquiétez pas de moi, Arthur... Le jour où j'ai trompé mon mari... j'ai pris... pour l'heure où il découvrirait ma faute, une résolution... que je compte accomplir aujourd'hui même.

ARTHUR

Quelle est-elle ? Dites, car je tremble !...

TERESA

Rassurez-vous, Arthur : si l'accomplissement de cette résolution ne me rend pas heureuse, elle me rendra tranquille... du moins je l'espère... Mais partez, partez donc !...

ARTHUR

Votre main !...

TERESA

Rien, rien, Arthur !... Une dernière caresse, à l'heure qu'il est,

pèserait plus dans la balance divine que toutes me fautes passées !... Adieu !

Pour toujours ?...

ARTHUR

Pour toujours !

TERESA

Adieu, madame.

ARTHUR

Scène VI

Teresa, puis Paolo.

TERESA

Pars, Arthur !... pars, et sois heureux !... Il n'y a plus dans mon âme ni jalousie ni amour... Et puisse Dieu permettre que, comme je te l'ai dit, moi, je sois tranquille !... Ah ! Paolo !...

PAOLO

J'ai pensé que vous pouviez avoir besoin de moi.

TERESA

Je vous attendais, Paolo.

PAOLO

Me voilà !

TERESA

Quand vous avez quitté l'Italie pour la France, vous avez dû penser que, sur une terre étrangère, isolé comme vous alliez l'être, il pouvait vous arriver un de ces malheurs auxquels on ne peut survivre...

PAOLO

J'ai pensé que vous pouviez mourir !

TERESA

Et contre ce malheur, quel qu'il soit, vous avez dû vous ménager une ressource...

PAOLO

J'en ai deux.

TERESA

Lesquelles ?

Ce poison et ce stilet.

PAOLO

Partageons.

TERESA

Il sait donc tout ?...

PAOLO

Oui.

TERESA

C'est bien... Prenez.

PAOLO

(Il lui donne le poison.)

TERESA

Merci... Tu me comprends, toi, Paolo !

PAOLO

Votre main à baiser !... (Se levant, et regardant la porte par laquelle est sorti Arthur.) Le lâche !

TERESA

Que dites-vous ?...

PAOLO

Rien... Je dis que, lorsqu'on vous aime et qu'on vous perd, il faut mourir !

TERESA

Adieu, mon ami !... Il me reste peu d'instants... et j'ai à prier...

PAOLO

Signora !... priez pour deux !

TERESA

Allons !... et je reviendrai lui demander grâce.

Scène VII

Teresa, prête à rentrer chez elle ;
Amélie, entrant du côté opposé.

AMÉLIE

Maman !... chère maman !...

TERESA

Amélie !... Ah !...

TERESA

AMÉLIE

Oh ! ne savez-vous pas que je pars ?

TERESA

Si, je le sais.

AMÉLIE

Et ne voulez-vous pas me dire adieu ?...

TERESA, l'embrassant

Adieu, Amélie...

AMÉLIE

Chère maman ! un mot, une minute, je vous prie !

TERESA

Que me veux-tu, mon enfant ?

AMÉLIE

Je quitte mon père... et il est bien triste, allez !...

TERESA

Oui !...

AMÉLIE

Sa fille le quitte ; Laure se mariera ; Dulau, plus vieux que lui, peut mourir : vous seule lui restez, chère maman !... Oh ! rendez mon père heureux, et ceux qui vous aiment vous béniront !

TERESA

Oh ! mon enfant !... ma fille !...

AMÉLIE

Et, plus que tous les autres, je serai de ceux-là, moi ; et votre nom sera dans toutes mes prières !

TERESA

Ah ! n'oublie pas ce que tu viens de promettre !

AMÉLIE

Oh ! non !... Et vous serez heureuse si Dieu m'écoute.

TERESA

Et toi, le seras-tu ?...

AMÉLIE

Oh ! oui, car Arthur m'aime, et mon bonheur, c'est son amour... Oh ! un instant j'ai bien souffert, car j'ai douté.

TERESA

Toi !... et tu es rassurée ?

AMÉLIE

Oui ; et je ne suis plus jalouse.

TERESA

Tu l'as été ?

AMÉLIE

Plus que vous ne pouvez croire, ma mère, et cela m'a fait faire une chose...

TERESA

Laquelle ?

AMÉLIE

Oh ! c'est affreux !... et cependant je n'ai pas la force de m'en repentir ; car, sans cela, je serais encore malheureuse.

TERESA

Qu'as-tu fait ?

AMÉLIE

Arthur recevait des lettres...

TERESA

Eh bien ?...

AMÉLIE

Qu'il cachait dans un portefeuille.

TERESA

Après ?...

AMÉLIE

J'avais une double clef de l'armoire où il le renfermait ; et, hier, pendant le bal, j'ai pris le portefeuille.

TERESA

Et tu l'as ouvert ?...

AMÉLIE

Non : je l'ai remis à mon père... Oh ! c'était bien mal, n'est-ce pas ?...

TERESA

Enfant !... Je te pardonne ma mort... Et c'est Dieu qui a choisi ta main pour me frapper !

AMÉLIE

Que dites-vous, ma mère ?

TERESA

Je dis que tu es un modèle de candeur et de pureté ; que les crimes peuvent passer à l'entour de toi sans souiller ta robe virginale, et que tes yeux, comme ceux des anges, ne voient de ce monde que ce qui est bien et beau. Adieu, mon enfant... Sois heureuse... Adieu.

AMÉLIE

Oh ! ma mère ! je le serai... J'en suis sûre !

TERESA, rentrant chez elle

La vertu n'est donc pas un mot !...

Scène VIII

Amélie, un domestique, puis Delaunay et Arthur.

LE DOMESTIQUE

Madame, tout est prêt.

AMÉLIE

Dulau et Laure ?...

LE DOMESTIQUE

Attendent madame en bas pour lui faire leurs adieux.

AMÉLIE

Bien ! Allez : dites que j'attends mon père.

ARTHUR, au fond

Amélie n'est plus chez elle : je puis aller chercher...

(Il va pour entrer chez lui et rencontre Delaunay à la porte.)

DELAUNAY

Encore vous, monsieur !

ARTHUR

Pardon !... j'allais...

DELAUNAY

Là ?...

ARTHUR

Oui... j'y ai oublié...

DELAUNAY

Des lettres, un portefeuille... et un portrait, n'est-ce pas ?

ARTHUR

Ah !...

DELAUNAY

C'est inutile : tout est brûlé, déchiré, anéanti.

AMÉLIE

Eh bien, que dites-vous donc là ?

DELAUNAY

Rien... Adieu, mon enfant... Dieu te conduise par la main !
Dieu te donne tout le bonheur qu'il promet aux autres et qu'il ne leur donne pas !...

AMÉLIE

Oh ! mon père ! c'est au moment de nous quitter que je sens combien je vous aime !

DELAUNAY

Du courage, Amélie !... Et moi, moi... crois-tu donc mon cœur de fer ?... Adieu, mon enfant...

AMÉLIE

Ne venez-vous pas nous conduire jusqu'en bas ?

DELAUNAY

Non... À quoi bon ?... Va !

ARTHUR

Monsieur... mon père...

DELAUNAY

Vous la rendrez heureuse ?

ARTHUR

Ah ! je vous le jure !

DELAUNAY

C'est bien !... Partez, partez, monsieur, et emmenez cette enfant... Partez !

ARTHUR et AMÉLIE

Adieu, adieu !

Scène IX
Delaunay, puis Teresa

DELAUNAY

Adieu pour jamais !... Adieu à ma fille, à mon Amélie, à celle vers laquelle je comptais étendre la main à mon lit de mort !... Oh ! le reste de ma vie ne sera donc qu'une agonie longue et solitaire !... Je suis bien malheureux !... Et, lorsque, prévoyant cela, je donne place à une autre femme dans mes projets et mes espérances... celle-là... oh ! celle-là...

TERESA

Les a détruites, n'est-ce pas ?

DELAUNAY

C'est vous, Teresa ?

TERESA

Vous me maudissiez !

DELAUNAY

Je vous plaignais.

TERESA

Oh ! vous êtes bon...

DELAUNAY

Je suis juste : le premier tort fut à moi, Teresa : j'aurais dû regarder ma tête blanchie et vos cheveux noirs, j'aurais dû vous laisser libre et heureuse à Naples.

TERESA

Vous m'eussiez épargné un crime et des remords.

DELAUNAY

Que dites-vous, Teresa ?... Vous vous égarez : il n'y a ni crime ni remords... du moins je ne sais rien, je ne veux rien savoir... Une séparation entre nous est nécessaire... et voilà tout. Une séparation, c'est pour vous la liberté... Je vous laisse à Paris... Je vous y laisse dans mon hôtel... honorée... Je vous y laisse avec mon nom, ma fortune. Je pars pour l'Auvergne.

TERESA

Seul ?... seul ?...

DELAUNAY

Dulau m'accompagne... Il m'avait dit que je le trouverais à l'heure où j'aurais besoin de lui... Ah ! je l'ai retrouvé comme il avait dit.

TERESA

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !...

DELAUNAY

N'est-ce pas assez, madame ? Dites : vous conviendrait-il bien mieux que je restasse ? avez-vous besoin de mon ombre pour ?...

TERESA

J'ai besoin de vos pleurs sur mon tombeau.

DELAUNAY

Ah !...

TERESA

J'ai besoin de votre bénédiction à mon dernier soupir... de votre bénédiction, entendez-vous ?... car mon pardon, je n'ose pas l'espérer, et c'est une affaire entre moi et Dieu.

DELAUNAY, amèrement

À votre dernier soupir, madame ?... Oh ! regardez-nous tous deux, et songez lequel doit survivre à l'autre... Vous êtes belle, vous êtes jeune : vous vivrez longtemps.

TERESA

Je suis jeune ?... Est-ce une raison pour ne pas mourir ?... Je suis belle ?... Oh ! regardez-moi donc.

DELAUNAY

Oh ! mon Dieu !...

TERESA

Je vivrai longtemps ?... Dites, croyez-vous que l'on vive longtemps avec cette sueur sur le front... et du poison dans la poitrine ?

DELAUNAY

Du poison !...

TERESA

Il faut donc tout vous dire ?... vous ne devinez donc pas ?... Mais ne voyez-vous pas que je meurs ?

DELAUNAY

Vous ?... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! du secours !...

TERESA

Ne sortez pas ! ne me quittez pas !... Je ne veux pas de secours... Je mourrais pendant ce temps.

DELAUNAY

Toi, mourir ?... Non, non, non !... C'est impossible !...
Dulau !... Laure !...

Scène X

Les mêmes, Dulau, Laure.

DULAU

Qu'y a-t-il donc ?... Ces cris...

LAURE

Dites, dites !...

DELAUNAY

Oh ! Teresa !... du poison... Ne comprenez-vous pas ?... Elle s'est empoisonnée !...

PAOLO, refermant la porte

Bien !

DULAU

Que faire ?...

DELAUNAY

Un médecin à l'instant... Ma fortune à lui... courez donc, courez donc !...

DULAU et LAURE, à la porte du fond

Cette porte est fermée !...

DELAUNAY

Mais enfoncez-la !

(Dulau enfonce la porte d'un coup de pied.

Laure et lui reculent en jetant un cri d'effroi.)

DULAU et LAURE

Ah !

DELAUNAY

Qu'y a-t-il ?

DULAU

Paolo mort !... Paolo poignardé !...

TERESA, à Delaunay, en se soulevant

Hâtez-vous de me pardonner pendant qu'ils ne vous voient pas... et vous leur direz, si vous voulez, que vous m'avez maudite.

DELAUNAY

Pardon et bénédiction sur toi, pauvre femme !... et Dieu ne sera pas plus sévère que je ne l'ai été.

TERESA, mourant

Peut-être.